

# LE SANG DU SILENCE

*Studio Pink*



# **Le Sang du Silence**

*Par Studio Pink*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

|                                       |    |
|---------------------------------------|----|
| Chapitre 1 : L'Ombre du Destin        | 4  |
| Chapitre 2 : Regards Interdits        | 9  |
| Chapitre 3 : Le Masque de l'Ennemi    | 14 |
| Chapitre 4 : Sous la Pluie de Sang    | 20 |
| Chapitre 5 : Le Silence Rompu         | 26 |
| Chapitre 6 : Le Premier Baiser        | 32 |
| Chapitre 7 : Le Poids des Mensonges   | 37 |
| Chapitre 8 : La Fêlure                | 43 |
| Chapitre 9 : L'Épreuve du Sang        | 49 |
| Chapitre 10 : Le Gouffre de la Vérité | 55 |
| Chapitre 11 : Le Deuil de l'Innocence | 60 |
| Chapitre 12 : Le Sacrifice            | 65 |
| Chapitre 13 : La Réconciliation       | 71 |
| Chapitre 14 : L'Alliance de l'Ombre   | 77 |
| Chapitre 15 : Le Sang du Renouveau    | 83 |

# Chapitre 1

## L'Ombre du Destin

L'air de la galerie d'art « L'Éclipse » était saturé d'un mélange d'odeurs qui, d'ordinaire, apaisait Elena : le parfum boisé de l'encaustique, le relent métallique des structures en acier et l'arôme entêtant du champagne millésimé. Mais ce soir, l'air semblait trop lourd, chargé d'une électricité statique qui faisait hérissier les poils de sa nuque.

Elle lissa nerveusement sa robe de soie noire, une seconde peau qui l'étouffait autant qu'elle la sublimait. Elle n'était pas censée être là pour admirer les toiles abstraites. Elle était là pour disparaître dans le décor, pour observer sans être vue. Le titre de son propre roman intérieur pourrait s'intituler \*Le Sang du Silence\*, et elle comptait bien respecter ce titre à la lettre.

C'est alors que l'équilibre de la pièce bascula.

Sans même se retourner, elle le sentit. Ce n'était pas un bruit, mais une pression atmosphérique, un changement dans la densité de l'oxygène. Une odeur l'envahit brusquement, tranchant à travers les parfums floraux de la foule : un mélange de cèdre brûlé, de pluie froide et d'un musc masculin, presque sauvage, caché sous l'élégance d'un costume sur mesure.

Elle se figea, son verre de champagne à mi-chemin de ses lèvres.

— Vous savez, ces toiles sont faites pour être regardées, pas pour servir de bouclier, lança une voix grave, au timbre de velours râpeux.

Elena ferma les yeux un instant, inspirant l'effluve magnétique qui émanait de l'inconnu. Elle se tourna lentement.

Il était là, à moins d'un mètre. Il était grand, d'une carrure qui semblait capable de stopper une charge de cavalerie, mais c'était son regard qui arrêta net le cœur d'Elena. Des yeux d'un gris d'orage, presque translucides, enchâssés dans un visage aux traits si nets qu'ils semblaient avoir été sculptés dans le marbre par un artiste en colère.

— Je ne me sers pas de cette œuvre comme d'un bouclier, répliqua-t-elle, sa voix plus assurée qu'elle ne le pensait. Je l'étudie. On dit que l'artiste a peint ce tableau juste avant de sombrer dans le mutisme.

L'homme esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Un sourire dangereux.

— Le silence est parfois la seule issue quand la vérité devient trop bruyante, dit-il. Je m'appelle Julian Vane. Et vous, vous êtes la femme qui essaie de ne pas exister depuis plus de vingt minutes.

L'impact de son nom fut comme un coup au plexus. Julian Vane. L'homme dont le nom était murmuré dans les couloirs du pouvoir comme on évoque une malédiction. Elena sentit une alarme instinctive hurler dans son esprit : *\*Fuis. Maintenant.\** Mais ses pieds restaient ancrés au sol, comme aimantés par l'aura sombre qui émanait de lui.

Elle fit un pas vers lui, transgressant la distance de sécurité que la bienséance imposait. L'odeur de cèdre devint enivrante.

— Elena. Juste Elena. Et je n'essaie pas de ne pas exister, Monsieur Vane. J'observe les prédateurs dans leur habitat naturel.

Julian inclina la tête, une mèche de cheveux sombres retombant sur son front. Il fit un

pas de plus. Elle pouvait sentir la chaleur irradiant de son corps à travers le tissu fin de sa robe. La tension entre eux était si épaisse qu'elle aurait pu être découpée au scalpel.

— Et qu'avez-vous conclu de votre observation ? murmura-t-il en baissant la voix, créant une bulle d'intimité brutale au milieu des rires mondains.

Elena soutint son regard, refusant de ciller. Elle remarqua une petite cicatrice, presque invisible, qui barrait le coin de sa lèvre supérieure. Elle eut une envie irrésistible, insensée, d'y passer le bout du doigt.

— Que les prédateurs les plus dangereux sont ceux qui portent le mieux le smoking, répondit-elle d'un ton piquant.

Julian laissa échapper un rire bref, un son sombre et charnel qui fit vibrer quelque chose de profond dans la poitrine d'Elena. Il tendit la main, non pas pour la toucher, mais pour effleurer le bord de son verre. Ses doigts effleurèrent les siens au passage. Le contact fut bref, une fraction de seconde, mais l'étincelle fut si violente qu'Elena crut voir des éclairs derrière ses paupières.

— Vous avez du répondant, Elena. C'est une qualité rare dans ce monde de silences feints. Mais faites attention. À force de regarder l'ombre, on finit par oublier que l'ombre aussi nous regarde.

— Est-ce une menace, Monsieur Vane ?

— C'est un constat. Vous portez des secrets comme d'autres portent des bijoux. Ils vous alourdissent.

Le poids de ses mots la frappa de plein fouet. Comment pouvait-il savoir ? Ils ne s'étaient jamais vus, et pourtant, il semblait lire en elle comme dans un livre ouvert,

là où les pages étaient tachées de sang et de regrets. Le titre de l'œuvre devant laquelle ils se tenaient s'appelait \*L'Ombre du Destin\*. Le hasard n'existait pas pour les gens comme eux.

— Nous avons tous nos poids, répliqua-t-elle, sa voix fléchissant légèrement. Certains sont simplement plus doués pour les cacher.

Julian se rapprocha encore. Elle pouvait maintenant voir les éclats d'acier dans ses pupilles. Il se pencha vers son oreille, son souffle chaud sur sa peau provoquant un frisson qui dévala sa colonne vertébrale.

— Le problème avec le silence, Elena, c'est qu'il finit toujours par être brisé. Et quand il craque, il déchire tout sur son passage.

Il se redressa, son regard brûlant le sien une dernière fois. Elena se sentait mise à nu, dépouillée de ses défenses, vulnérable d'une manière qu'elle n'avait jamais expérimentée. Il y avait une attraction magnétique, une force gravitationnelle entre eux, mais elle était teintée d'une prudence animale. Ils étaient deux tempêtes sur le point d'entrer en collision.

— Je dois y aller, dit-elle brusquement, le besoin d'air frais devenant vital.

— Vous pouvez fuir, Elena, répondit-il avec une certitude tranquille. Mais vous ne pouvez pas distancer votre destin. On se reverra. Ce n'est pas une supposition, c'est une promesse.

Il fit un pas en arrière, se fondant déjà dans la foule, mais son odeur resta accrochée à elle, imprégnée dans sa peau, dans ses cheveux. Elle resta immobile, le cœur battant la chamade contre ses côtes, les doigts tremblants sur son verre de cristal.

Elle venait de rencontrer l'homme qui allait soit la sauver, soit l'anéantir. Et le plus

terrifiant, c'était qu'elle n'était pas sûre de savoir laquelle de ces deux options elle préférait.

Dehors, le tonnerre gronda, écho lointain de la tempête qui venait de naître à l'intérieur de la galerie. Elena vida son verre d'un trait, le goût âpre du champagne se mêlant à l'amertume de la peur. L'ombre du destin venait de s'allonger sur elle, et elle savait que rien, plus jamais, ne serait silencieux.

Elle jeta un dernier regard vers l'endroit où il se tenait. Il avait disparu, mais l'air vibrait encore de sa présence. Elle serra son sac contre elle, sentant le contact froid du métal caché à l'intérieur — son propre secret, son propre silence. Le jeu venait de commencer, et les règles étaient déjà écrites dans le sang.

Elle sortit dans la nuit parisienne, la pluie lavant le trottoir, mais rien ne pourrait effacer l'empreinte de Julian Vane sur son âme. Le silence était rompu. La chasse était ouverte.

# Chapitre 2

## Regards Interdits

**\*\*CHAPITRE : REGARDS INTERDITS\*\***

L'humidité de Paris s'insinuait sous le cachemire de son manteau, mais le froid n'était rien comparé à l'incendie qui ravageait encore ses sens. Dans le taxi qui la ramenait vers son appartement du Marais, Elena fixait les gouttes de pluie s'écraser contre la vitre, transformant les néons de la ville en traînées de sang et d'or.

Elle ouvrit machinalement son sac. Ses doigts effleurèrent le métal froid du revolver dissimulé dans la doublure, puis remontèrent vers son cou. Elle pouvait encore sentir, presque physiquement, l'endroit où l'aura de Julian Vane l'avait frôlée. Ce n'était pas une simple rencontre ; c'était une collision moléculaire. Il sentait le bois de santal brûlé, le vieux papier et quelque chose de plus métallique, de plus dangereux. Une odeur de prédateur qui aurait troqué ses griffes contre un costume sur mesure.

*\*Arrête ça,\** se commanda-t-elle en fermant les yeux. *\*Il est la cible. Rien d'autre.\**

Mais son esprit, traître, projetait à nouveau l'image de Julian dans la galerie. Ce regard d'un bleu délavé, presque gris, qui semblait avoir lu chaque secret gravé sur ses os. Ce n'était pas de la peur. C'était une curiosité malsaine, une soif de comprendre comment un homme pouvait incarner à la fois le salut et la damnation.

\*\*\*

À l'autre bout de la ville, dans un bureau baigné d'une pénombre seulement troublée par le crépitement d'une lampe de banquier, Julian Vane ne dormait pas. Il ne dormait

jamais vraiment. Il observait une photographie posée sur son bureau d'ébène. Ce n'était pas un dossier de police, mais un cliché volé quelques minutes plus tôt par l'un de ses hommes à la sortie de l'exposition.

Elena.

Elle y apparaissait farouche, le regard fuyant vers l'obscurité de la rue, sa main crispée sur son sac. Il y avait une disharmonie en elle qui le fascinait. Elle portait l'élégance comme un bouclier, mais ses yeux racontaient une histoire de décombres et de silences forcés.

Il fit rouler un verre de whisky entre ses paumes, le tintement de la glace contre le cristal étant le seul battement de cœur de la pièce. Julian savait qu'il devait l'éliminer, ou du moins l'écarter. Elle gravitait trop près du cercle qu'il s'efforçait de protéger. Pourtant, l'idée de voir cette lueur de défi s'éteindre dans ses prunelles lui causait une contraction désagréable dans la poitrine. Une sensation oubliée. Une faille.

« Tu es un poison, Elena, » murmura-t-il pour lui-même, sa voix grave se perdant dans le velours des rideaux. « Et le pire, c'est que j'ai toujours aimé le goût de l'arsenic. »

\*\*\*

Trois jours passèrent. Trois jours où le silence devint une torture sonore.

Elena essayait de reprendre le cours de sa vie, mais chaque homme croisé dans la rue qui portait un manteau sombre faisait rater un battement à son cœur. Elle se surprit à taper son nom dans des bases de données cryptées, à chercher des traces de lui dans les archives de la pègre européenne. Elle ne cherchait pas des preuves pour son enquête ; elle cherchait une raison de le revoir. Une excuse pour justifier l'obsession qui lui dévorait les entrailles.

Le quatrième soir, elle craqua. Elle savait où il serait. Un club privé niché dans les sous-sols d'un ancien hôtel particulier du Faubourg Saint-Germain. Un endroit où le sang et l'argent s'échangeaient avec la même discrétion.

Lorsqu'elle franchit le seuil du \*Léthé\*, l'odeur de tabac de luxe et de parfums capiteux l'enveloppa. La musique était un murmure de violoncelles électrique, lent et viscéral. Elle le vit immédiatement. Il était au bar, seul, tournant le dos à la foule, comme s'il possédait l'air qu'il respirait.

Elle s'approcha, le cœur battant la chamade contre ses côtes. Elle ne portait pas sa tenue de camouflage habituelle, mais une robe en soie vert émeraude qui glissait sur sa peau comme une caresse interdite.

Elle s'assit sur le tabouret voisin sans un mot. Le barman, un homme aux yeux d'automate, posa un verre de vodka glacée devant elle sans qu'elle ait à commander.

« Vous avez mis plus de temps que je ne le pensais, » dit Julian sans se retourner.

Sa voix envahit l'espace personnel d'Elena, une vibration basse qui fit dresser les poils sur ses bras.

« Je ne savais pas que nous avions rendez-vous, Monsieur Vane, » répliqua-t-elle, sa voix plus assurée qu'elle ne l'aurait cru.

Il se tourna enfin. Leurs regards s'entrechoquèrent. Dans l'obscurité du club, ses yeux semblaient avoir capturé toute la lumière résiduelle. Il balaya sa silhouette d'un regard lent, presque tactile. Elena sentit une chaleur monter en elle, une brûlure qui n'avait rien à voir avec l'alcool.

« On ne cherche pas Julian Vane sans s'attendre à ce qu'il nous trouve en retour, »

dit-il en inclinant légèrement la tête. « Pourquoi êtes-vous ici, Elena ? Pour finir ce que vous avez commencé à la galerie ? Ou pour vérifier si je suis aussi monstrueux que vos dossiers le prétendent ? »

« Peut-être que j'aime les monstres, » rétorqua-t-elle avec un sourire provocateur qui cachait mal son trouble.

Julian posa son verre. Il se pencha vers elle, réduisant l'espace à une simple respiration. Elle pouvait sentir la chaleur de son corps, une force magnétique qui l'attirait irrésistiblement. Il posa sa main sur le comptoir, tout près de la sienne, mais sans la toucher. Le frôlement de l'air entre leurs deux peaux était plus érotique qu'un baiser.

« Le problème avec les monstres, Elena, c'est qu'ils finissent toujours par dévorer ce qu'ils admirent. »

Ses doigts effleurèrent enfin le poignet de la jeune femme. Le contact fut électrique. Elena eut l'impression qu'une décharge parcourait ses veines, réveillant des zones d'elle-même qu'elle avait cru mortes depuis longtemps. Elle aurait dû retirer sa main. Elle aurait dû sortir son arme et mettre fin à ce jeu dangereux. Au lieu de cela, elle retourna sa paume pour entrelacer ses doigts aux siens.

C'était un pacte de sang sans une goutte versée.

« Vous ne me faites pas peur, Julian, » mentit-elle dans un souffle.

Un rire court et sombre s'échappa de la gorge de l'homme. Il se rapprocha encore, ses lèvres frôlant presque l'oreille d'Elena.

« C'est ce qu'il y a de plus terrifiant chez vous. Vous devriez courir le plus loin possible. Vous devriez me haïr pour ce que je suis. Mais vous restez là, à compter mes

battements de cœur comme s'ils étaient les vôtres. »

Il se redressa brusquement, rompant le contact physique, mais son regard restait ancré dans le sien, lourd d'une promesse de destruction.

« Partez, Elena. Avant que je ne décide que vous m'appartenez. »

Le ton était moderne, tranchant comme un rasoir, dépouillé de toute galanterie feinte. C'était un avertissement de prédateur à proie, ou peut-être d'un naufragé à un autre.

Elena se leva, ses jambes un peu tremblantes sous la soie de sa robe. Elle ne répondit pas. Elle n'avait plus de mots, seulement cette sensation de vide vertigineux qui se creusait en elle alors qu'elle s'éloignait.

En sortant du club, elle sentit à nouveau la pluie parisienne sur son visage. Mais cette fois, le froid ne l'atteignait plus. Elle était marquée. Elle portait en elle l'empreinte de Julian Vane, une tache sombre et indélébile.

Elle savait, avec une certitude terrifiante, que ce "regard interdit" n'était que le premier acte d'une tragédie qu'ils allaient écrire ensemble. La curiosité était devenue une obsession, et l'obsession était une cage dont elle n'avait plus aucune envie de sortir.

Derrière elle, dans l'ombre du club, Julian la regarda disparaître dans la nuit. Il frotta ses doigts là où il l'avait touchée. La chasse n'était plus ouverte ; elle s'était transformée en quelque chose de bien plus dangereux. Un duel où le premier qui cèderait à l'autre perdrait bien plus que la vie.

Le silence de la nuit fut rompu par le cri lointain d'une sirène, mais pour eux, le vacarme du désir venait de tout effacer. Le jeu de sang pouvait enfin commencer.

# Chapitre 3

## Le Masque de l'Ennemi

Chapitre : Le Masque de l'Ennemi

L'appartement d'Éléna sentait la solitude et le thé froid, une odeur de sanctuaire qui, pour la première fois, lui parut étouffante. Sous la douche, elle avait frotté sa peau jusqu'à l'irriter, tentant d'effacer la sensation des doigts de Julian Vane sur son bras. Mais l'eau brûlante ne faisait que raviver le souvenir de son contact. La vapeur floutait le miroir, mais elle n'avait pas besoin de son reflet pour savoir qu'elle était changée. Elle portait son ombre comme une seconde peau.

Elle s'enveloppa dans un peignoir en soie, ses doigts tremblant légèrement alors qu'elle ramassait sa veste jetée sur le lit. En la secouant, un petit objet s'échappa de la poche intérieure et tomba sur le parquet avec un tintement métallique, sec et définitif.

Éléna se figea. Elle n'avait rien mis dans cette poche.

Elle ramassa l'objet. C'était un briquet en argent massif, lourd, gravé d'un blason qu'elle ne reconnut pas immédiatement : un serpent s'enroulant autour d'une dague brisée. Elle fit jouer le clapet. Une odeur de tabac de luxe et de cèdre s'en échappa, la ramenant instantanément dans l'ombre du club, sous le regard prédateur de Julian.

Elle l'avait volé sans s'en rendre compte ? Ou pire, il l'avait glissé là, comme on marque un territoire.

Elle s'assit devant son ordinateur, le briquet posé à côté du clavier. La lumière bleue de l'écran creusait ses traits. Elle tapa un nom, un seul, qu'elle craignait de voir

apparaître autant qu'elle brûlait de le décrypter : \*Julian Vane\*.

Les premiers résultats étaient lisses, polis par des agences de relations publiques coûteuses. Magnat de l'immobilier. Philanthrope discret. Propriétaire des clubs les plus sélects de Paris. Mais Éléna savait lire entre les lignes, là où le texte s'effiloche. Elle creusa plus profond, là où les archives ne sont plus des articles, mais des fragments de rapports de police classés et des rumeurs de forums cryptés.

Soudain, une photo d'archive s'afficha. Elle datait d'il y a dix ans. On y voyait un Julian plus jeune, le regard déjà hanté, sortant d'un tribunal. Le titre de l'article de presse locale, disparu des serveurs officiels, titrait : \*"L'héritier Vane : innocenté du sang, mais marqué par l'ombre."\*

Il s'agissait d'une affaire de disparition. Une femme. Une associée. Jamais retrouvée.

Éléna sentit un frisson glacé remonter le long de sa colonne vertébrale. Son cœur, ce traître, cogna contre ses côtes. Julian Vane n'était pas juste un homme dangereux par son magnétisme ; il l'était par nature. Il était le vide au centre de la pièce.

Le téléphone d'Éléna vibra sur le bureau. Un numéro masqué.

Elle hésita, le doigt suspendu au-dessus de l'écran. La survie lui hurlait de ne pas répondre, de jeter le briquet dans la Seine et de quitter la ville. Mais l'obsession, cette cage dorée qu'elle s'était construite en une seule nuit, lui fit glisser le curseur.

— Vous avez quelque chose qui m'appartient, Éléna.

La voix était basse, une vibration de violoncelle qui sembla résonner directement dans son bas-ventre. Aucun préambule. Aucune politesse. Juste cette certitude absolue.

— Vous avez des méthodes singulières pour prêter vos affaires, Julian, répliqua-t-elle, sa voix plus ferme qu'elle ne l'aurait cru.

— Je ne prête jamais rien. Je donne, ou je prends. Considérez cela comme une invitation. Mon chauffeur est en bas.

— Il est trois heures du matin.

— Les masques tombent mieux à cette heure-là, murmura-t-il. Vous avez passé les deux dernières heures à chercher qui je suis sur votre écran. Pourquoi ne pas venir poser les questions à la source ?

Le silence qui suivit fut électrique. Il savait. Il l'avait surveillée. La paranoïa aurait dû l'étouffer, mais elle ne ressentit qu'une bouffée d'adrénaline pure, un vertige de chute libre.

— Je ne suis pas une de vos conquêtes dociles, Julian.

— Je sais. C'est pour ça que vous n'êtes pas encore en train de dormir. Je vous attends.

Il raccrocha.

\*\*\*

Le penthouse de Julian Vane dominait la place Vendôme, mais l'intérieur n'avait rien du faste ostentatoire des palaces environnants. C'était un écrin de verre, de béton brut et de cuir noir. Minimaliste. Cruel.

Julian était debout devant une baie vitrée, un verre de liquide ambré à la main. Il ne portait plus sa veste, seulement une chemise blanche dont les manches étaient

retroussées sur ses avant-bras puissants.

Éléna s’avança, le briquet serré dans sa main comme un talisman.

— Qui était-elle ? demanda-t-elle sans préambule, sa voix claquant dans le silence de la pièce.

Julian se retourna lentement. Ses yeux sombres l’analysèrent, de ses bottines à talons jusqu’à la courbe de son cou, s’attardant sur l’endroit précis où il l’avait effleurée quelques heures plus tôt.

— Vous parlez de l’article. Vous allez vite en besogne, Éléna. C’est un défaut charmant, mais dangereux.

— On ne disparaît pas dans votre entourage sans laisser de traces, Julian. J’ai vu les rapports. L’argent peut acheter le silence, mais pas l’oubli.

Il s’approcha d’elle. Pas comme un homme qui veut se justifier, mais comme un prédateur qui veut réduire la distance. L’odeur de son parfum — un mélange de poivre noir et de bois brûlé — l’enveloppa.

— Le monde est rempli de gens qui s’évaporent parce qu’ils ne supportent plus leur propre réalité, dit-il en s’arrêtant à quelques centimètres d’elle. Je ne suis pas un saint. Je n’ai jamais prétendu l’être.

Il tendit la main et prit doucement le briquet qu’elle lui tendait. Leurs doigts se frôlèrent, et l’étincelle fut plus violente que la flamme du briquet. Éléna sentit son souffle se raccourcir.

— Vous avez peur de moi ? demanda-t-il, sa voix tombant d’une octave.

— Je devrais.

— Ce n'est pas ma question.

Il posa le briquet sur une table basse sans la quitter des yeux. Sa main remonta vers le visage d'Éléna, son pouce effleurant sa lèvre inférieure avec une lenteur insupportable.

— Votre esprit dit que je suis le méchant de l'histoire, continua-t-il. Votre instinct de survie vous ordonne de courir vers l'ascenseur. Mais votre cœur... votre cœur bat si vite que je peux le voir au creux de votre gorge.

— C'est de la colère, souffla-t-elle, bien qu'elle sente son propre corps trahir chacune de ses paroles.

— Non. C'est de la reconnaissance.

Il se pencha, ses lèvres frôlant son oreille.

— Vous ne cherchez pas la vérité, Éléna. Vous cherchez une excuse pour rester. Vous voulez savoir si le monstre est aussi beau de près que de loin.

Éléna posa ses mains sur le torse de Julian, avec l'intention initiale de le repousser. Mais le tissu fin de sa chemise laissait deviner la chaleur et la fermeté de ses muscles. Elle ancrâ ses doigts dans l'étoffe, le conflit intérieur la déchirant. Chaque fibre de son être lui hurlait que cet homme était un gouffre, un mensonge vivant, le "masque de l'ennemi" parfait. Et pourtant, elle n'avait jamais eu aussi soif de se noyer.

Elle leva les yeux vers lui, ses pupilles dilatées par un mélange de terreur et de désir.

— Si je reste... si je franchis cette ligne, je ne pourrai plus jamais faire demi-tour,

n'est-ce pas ?

Julian esquissa un sourire qui n'avait rien de rassurant. C'était le sourire d'un homme qui a déjà gagné la partie de chasse.

— Si vous restez, vous cesserez d'être une spectatrice. Vous deviendrez complice. Le sang, le silence... tout cela sera aussi le vôtre.

Il l'attira contre lui, supprimant le dernier espace d'air entre leurs corps. Le contact fut un choc thermique. Éléna ferma les yeux, sentant le masque de Julian glisser, non pas pour révéler un homme meilleur, mais pour dévoiler une obscurité encore plus profonde, une vérité brute qui l'appelait.

Elle savait qu'elle était en train de signer son arrêt de mort social, peut-être même physique. Mais alors qu'il ancrerait ses mains dans ses cheveux pour renverser sa tête en arrière, une certitude glaciale s'installa en elle.

Le doute ne l'avait pas sauvée. Il l'avait simplement préparée à sa perte.

— Alors, Éléna, murmura-t-il contre ses lèvres. Est-ce que vous allez courir ? Ou est-ce que vous allez enfin admettre que vous aimez le goût du danger ?

Pour toute réponse, elle combla l'espace restant et l'embrassa. C'était un baiser qui avait le goût du fer et du désespoir, une collision entre deux astres voués à s'éteindre. Le conflit entre son cœur et sa survie venait de se terminer.

La survie avait perdu. Le jeu de sang pouvait désormais passer au deuxième acte.

# Chapitre 4

## Sous la Pluie de Sang

Le baiser s'acheva sur une expiration brisée, mais l'air ne revint pas dans les poumons d'Éléna. Il resta bloqué dans sa gorge, dense et chargé d'un goût d'orage. Julian ne recula pas. Son front demeura appuyé contre le sien, sa respiration heurtée venant mourir sur sa peau. Pendant une seconde, le prédateur disparut. Il n'y avait plus qu'un homme dont le cœur battait trop vite sous une chemise en soie trop chère.

— Félicitations, Éléna, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle de velours. Vous venez de franchir le point de non-retour. J'espère que vous aimez les incendies, parce qu'on va brûler ensemble.

Elle ne put répondre. Le fracas d'une vitre qui explose à l'étage inférieur pulvérisa le silence.

Le corps de Julian se changea instantanément en une lame d'acier. La vulnérabilité s'évapora, remplacée par un instinct de survie aiguisé jusqu'à l'obscénité. Il l'agrippa par le poignet, ses doigts s'ancrant dans sa chair avec une force qui aurait dû lui faire peur, mais qui, dans cet instant de chaos, fut sa seule ancre.

— Ils sont là, souffla-t-il. Déjà.

— Qui ?

— Les conséquences de vos péchés. Et des miens.

Il l'entraîna hors de la pièce alors que l'alarme silencieuse du manoir faisait pulser

des lumières rouges dans les couloirs sombres. L'atmosphère changea. Ce n'était plus une demeure de luxe, c'était un abattoir en devenir. L'odeur de la pluie s'engouffrait par les fenêtres brisées, mêlée à celle de la poudre et de l'ozone.

Ils s'engouffrèrent dans l'escalier de service, un boyau étroit et froid. Le bruit de leurs pas résonnait comme des coups de feu. Éléna sentait le métal froid de la rampe sous ses doigts, et l'adrénaline qui transformait son sang en acide sulfurique.

Soudain, Julian s'arrêta net. Il la plaqua contre le mur, sa main sur sa bouche. Éléna écarquilla les yeux. À travers le tissu de sa main, elle sentait l'odeur de son parfum — santal et tabac froid — et le fer. Toujours le fer.

Deux ombres passèrent au bout du couloir. Des silhouettes tactiques, anonymes, professionnelles. Des hommes qui ne venaient pas pour discuter, mais pour effacer.

Une fois les intrus passés, Julian la relâcha, mais il ne reprit pas sa course. Il l'observa une fraction de seconde, ses yeux fouillant les siens avec une intensité insoutenable.

— Éléna, écoutez-moi. Si on sort d'ici, il n'y aura plus de retour en arrière. Vous ne serez plus la victime. Vous serez mon complice. Est-ce que vous pouvez vivre avec ça ?

— J'ai cessé de vouloir être une sainte au moment où je vous ai laissé me toucher, Julian. Avancez.

Un sourire carnassier étira ses lèvres, mais il y avait une fêlure dedans. Une lueur d'admiration mal placée.

Ils débouchèrent dans la cour intérieure alors que le ciel se déchirait littéralement. Ce n'était pas une pluie ordinaire. L'orage au-dessus du domaine de Julian semblait avoir

pris une teinte rouille sous les projecteurs de sécurité défaillants. L'eau ruisselait sur les statues de marbre, leur donnant l'air de saigner.

— La pluie de sang, murmura Éléna, les cheveux déjà trempés, collés à son visage.

— C'est un bon présage pour certains, dit Julian en sortant une arme de sous sa veste. Pour nous, c'est juste un camouflage.

Ils coururent vers les garages, mais une détonation fit voler en éclats le bitume à quelques centimètres de leurs pieds. Julian jura. Il pivota, tira trois fois avec une précision glaçante. Des cris d'agonie se mêlèrent au tonnerre.

Il la poussa vers une remise de jardin dissimulée sous des glycines fanées. Ils s'y engouffrèrent, trempés, haletants. L'obscurité était presque totale, seulement zébrée par les flashes des éclairs.

C'est là, dans ce réduit étroit qui sentait la terre mouillée et le vieux bois, que la tension bascula.

Julian s'affaissa contre la porte, une main pressée sur son flanc. Éléna entendit un sifflement de douleur qu'il ne put réprimer.

— Vous êtes touché, paniqua-t-elle en s'agenouillant devant lui.

— Ce n'est rien. Juste une éraflure.

— menteur.

Elle écarta sa main. Sa chemise blanche était saturée d'un liquide sombre qui paraissait noir sous la faible lumière. Elle déchira le tissu sans lui demander son reste. Julian la laissa faire, la tête renversée contre le bois, ses yeux clos.

Ses mains tremblaient, mais elle pressa le pan de sa propre robe contre la plaie. Le contact de sa peau brûlante contre ses doigts glacés créa un court-circuit dans son cerveau. Elle leva les yeux vers lui. Il la regardait maintenant. Pas comme un prédateur, pas comme un monstre, mais comme un homme qui voit, pour la première fois, quelqu'un ne pas s'enfuir devant sa propre noirceur.

— Pourquoi vous ne partez pas ? demanda-t-il, sa voix basse, dépouillée de son arrogance habituelle. La porte n'est pas verrouillée. Vous pourriez essayer de les rejoindre. Ils vous laisseraient peut-être la vie sauve si vous me livriez.

Éléna resserra sa prise sur la blessure. La douleur fit tressaillir Julian, mais il ne broncha pas.

— Parce que je vous ai dit que je préférais le goût du danger, Julian. Et parce qu'en ce moment, le monde extérieur me semble bien plus vide que cet enfer à vos côtés.

Julian tendit une main hésitante, ses doigts effleurant la mâchoire d'Éléna. Il y avait du sang sur ses phalanges, marquant la joue de la jeune femme d'une traînée de guerre.

— On est deux naufragés sur un radeau de barbelés, Éléna.

— Alors arrêtez de faire semblant d'être le capitaine, et laissez-moi vous aider à ne pas couler.

Pour la première fois, Julian rit. Un rire court, sec, qui se transforma en une quinte de toux douloureuse. Il attrapa la main d'Éléna, celle qui pressait son flanc, et entrelaza ses doigts aux siens. Le sang, encore chaud, servit de ciment à leur pacte muet.

À cet instant, la méfiance, cette vieille amie qui les avait tenus à distance depuis leur

rencontre, s'évapora pour laisser place à une solidarité viscérale. Ce n'était pas de l'amour — c'était trop violent pour être de l'amour. C'était une reconnaissance. Deux solitudes qui se reconnaissaient dans le chaos.

— Éléna, commença-t-il, son regard plongeant dans le sien. Mon vrai nom n'est pas Julian.

Elle sentit un frisson lui parcourir l'échine. Ce n'était pas le froid. C'était le poids d'une vérité qu'on ne confie qu'à ceux qu'on s'apprête à perdre ou à ne plus jamais quitter.

— Gardez-le, souffla-t-elle. Gardez-le pour quand on sera à l'abri. Pour quand on pourra se parler sans le bruit des balles.

— Si ce moment arrive, je vous raconterai tout. La pluie, les cicatrices... le silence.

Dehors, les bruits de pas se rapprochaient, écrasant les graviers du jardin. La pluie rouge redoublait de violence, martelant le toit en tôle de la remise comme un tambour de guerre. Julian se redressa, grimaçant, et arma de nouveau son pistolet. Il se tourna vers elle, son visage à quelques millimètres du sien.

— Est-ce que vous savez tirer ?

Éléna regarda l'arme, puis les yeux de l'homme qui l'avait entraînée dans cet abîme. Elle sentit une froideur nouvelle s'emparer de ses membres. La peur était toujours là, mais elle n'était plus aux commandes.

— Apprenez-moi. Vite.

Julian plaça l'arme dans ses mains, ses paumes larges enveloppant les siennes pour guider son doigt vers la détente. La chaleur de son corps dans son dos était un

bouclier, une promesse de destruction partagée.

— Visez le centre de la masse. Ne réfléchissez pas. Ils ont déjà renoncé à leur humanité en entrant ici. Ne leur faites pas l'honneur de la vôtre.

Elle hocha la tête, ses sens aiguisés à l'extrême. Elle sentait l'odeur de la poudre, le froid du métal, la vibration de la respiration de Julian contre sa nuque.

La porte de la remise vola en éclats sous un coup de pied magistral.

L'eau s'engouffra, mêlée à la lumière crue d'une lampe tactique. Éléna ne ferma pas les yeux. Elle ne recula pas. Elle pressa la détente, le recul de l'arme remontant dans ses bras comme une décharge électrique.

Le premier homme tomba dans la boue écarlate.

Julian, à ses côtés, ouvrit le feu avec une chorégraphie mortelle, l'entraînant hors de la remise, sous la pluie battante qui les lavait et les souillait tout à la fois. Ils étaient au cœur de la tempête, deux spectres dansant sous une pluie de sang.

Et alors qu'ils couraient vers l'inconnu, main dans la main, Éléna comprit enfin ce que Julian lui avait demandé plus tôt. Elle n'aimait pas seulement le danger.

Elle aimait le monstre qu'elle devenait à son contact.

Le deuxième acte commençait, et le décor était déjà jonché de cadavres. Mais pour la première fois depuis des mois, Éléna ne se sentait plus seule. Elle était en guerre. Et elle avait enfin un général pour lequel elle était prête à tout sacrifier.

La pluie continua de tomber, effaçant les traces de leur passage, ne laissant derrière elle que l'odeur âcre du fer et le silence lourd de ceux qui n'ont plus rien à perdre.

# Chapitre 5

## Le Silence Rompu

Le moteur de la vieille Jaguar rugissait comme une bête blessée sous le déluge, mais à l'intérieur de l'habitacle, le monde s'était arrêté. L'air était saturé d'une odeur de cuir mouillé, d'ozone et de ce parfum métallique, entêtant, qui colle à la peau après un carnage. Le sang.

Éléna fixait ses mains. Elles ne tremblaient pas. C'était peut-être cela le plus terrifiant. La boue séchait déjà sous ses ongles, formant des croûtes sombres. À côté d'elle, Julian pilotait d'une main, l'autre pressée contre son flanc, là où une balle avait dû ricocher ou l'effleurer. Son profil, sculpté par les lueurs oranges des rares lampadaires de la route côtière, semblait taillé dans un quartz froid.

— Tu es silencieuse, lâcha-t-il.

Sa voix était un grondement sourd, vibrant jusque dans les os d'Éléna. Elle tourna lentement la tête vers lui.

— Je pensais à la sensation, avoua-t-elle. Le recul de l'arme. C'est... plus honnête que je ne l'imaginais.

Julian esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Un sourire de prédateur qui reconnaît l'un des siens.

— L'honnêteté est un luxe de condamné, Éléna. Bienvenue dans le couloir de la mort.

\*\*\*

Ils finirent par s'arrêter dans une planque nichée au creux d'une falaise, une maison de verre et de béton qui semblait défier l'océan en contrebas. À l'intérieur, l'obscurité était totale, seulement troublée par le ressac furieux de l'Atlantique.

Julian ne chercha pas à allumer la lumière. Il connaissait chaque recoin de ce sanctuaire comme il connaissait le mécanisme de son Glock. Il se laissa tomber sur un fauteuil en cuir, sa respiration devenant plus courte, plus sifflante.

Éléna s'approcha. Le silence entre eux n'était plus celui de l'inconnu, mais celui, bien plus lourd, de la complicité criminelle. Elle s'agenouilla entre ses jambes, ses mouvements fluides, presque instinctifs. Ses doigts effleurèrent la boucle de la ceinture de Julian, puis remontèrent vers les boutons de sa chemise trempée.

— Laisse-moi voir, murmura-t-elle.

Il posa sa main sur la sienne, une pression ferme, presque douloureuse. Ses yeux brûlaient dans le noir.

— Tu es sûre de vouloir voir ce qu'il y a sous l'armure ? Une fois qu'on sait, on ne peut plus oublier.

— J'ai déjà oublié qui j'étais avant ce soir, Julian. Montre-moi.

Il relâcha sa prise. Éléna écarta le tissu poisseux. La plaie n'était pas profonde, un sillon de chair vive qui barrait ses abdominaux contractés, mais le sang continuait de perler, rouge rubis contre la peau pâle. Elle prit une trousse de secours sur la table basse, ses gestes précis.

L'odeur de l'antiseptique vint masquer celle de la mort. Tandis qu'elle nettoyait la blessure, Julian la fixait avec une intensité qui lui donnait le vertige. Elle sentait son

regard déshabiller non pas son corps, mais son âme, fouillant les décombres de sa moralité.

— Pourquoi tu ne m’as pas laissé là-bas ? demanda-t-elle brusquement, sans lever les yeux. Tu aurais pu fuir plus vite sans un boulet à ton pied.

Julian laissa échapper un rire sec, un son qui ressemblait à un froissement de papier de soie.

— Un boulet ? Éléna, tu étais la seule chose vivante dans cette remise. Tout le reste n’était que du décor. Je n’aide pas les gens. Je collectionne les exceptions.

Elle marqua un temps d’arrêt, le coton imbibé suspendu au-dessus de sa peau. La tension dans la pièce monta d’un cran, palpable, électrique.

— Et je suis quoi ? Une pièce rare dans ta vitrine de monstres ?

Il se pencha en avant, réduisant l’espace entre leurs visages. Elle pouvait sentir la chaleur de son souffle, une odeur de tabac froid et de menthe poivrée.

— Tu es le miroir que je n’ai jamais voulu regarder, dit-il d’une voix si basse qu’elle dut se tendre pour l’entendre.

Il hésita, une faille apparaissant pour la première fois dans son masque de glace.

— Ma mère disait que le silence n’est pas l’absence de bruit, mais l’absence d’espoir. Quand je t’ai vue, dans cette cave, il y a des mois... ce n’était pas de la peur que j’ai lue dans tes yeux. C’était de la reconnaissance. Tu savais déjà que tu finirais les mains rouges.

Éléna sentit un frisson lui parcourir l’échine. C’était la confiance de trop. Celle qui

brise les barrières. Elle avait peur de cette vérité qu'il jetait sur elle comme un filet.

— Tu parles de moi comme si j'étais déjà perdue, répliqua-t-elle, une pointe de défi dans la voix.

— On est tous perdus, Éléna. La question est de savoir si on aime la vue d'ici-bas.

Il posa sa main sur sa joue, son pouce caressant l'os de sa mâchoire avec une douceur qui la brûla plus que n'importe quelle blessure.

— J'ai tué mon propre frère, lâcha-t-il enfin.

Le silence qui suivit fut absolu. Seul le bruit de la pluie contre les vitres de la villa battait la mesure. Éléna resta pétrifiée. C'était cela, le secret. Le poids qui courbait ses épaules malgré sa stature de géant.

— Il n'était pas comme nous, continua Julian, son regard perdu dans le vide. Il était... bon. Trop bon pour ce monde. Et ils allaient s'en servir pour me détruire. Alors j'ai rompu le silence. J'ai éteint la lumière avant qu'ils ne puissent le salir.

Il ramena son regard sur elle, et Éléna y vit une vulnérabilité si brute qu'elle en eut le souffle coupé. C'était un aveu de faiblesse, une mise à nu qui l'exposait plus sûrement qu'une arme pointée sur sa tempe.

— Maintenant tu sais, dit-il. Je ne suis pas ton sauveur. Je suis celui qui tue la lumière.

Éléna ne recula pas. Au contraire, elle se rapprocha, pressant son front contre le sien. Le soulagement de se sentir comprise, de savoir que sa propre noirceur n'était pas une anomalie, l'emportait sur l'effroi. Mais sous ce soulagement, une peur nouvelle pointait le bout de son nez : celle d'être démasquée à son tour. Si lui pouvait voir à

travers elle, qu'arriverait-il s'il découvrait la part d'elle qui ne voulait pas seulement survivre, mais qui commençait à jouir de cette destruction ?

— On n'a pas besoin de lumière pour voir dans le noir, Julian, murmura-t-elle. On a juste besoin d'apprendre à toucher.

Elle déposa un baiser léger, presque chaste, sur la cicatrice qui barrait son arcade sourcilière. Un pacte silencieux.

Julian ferma les yeux, un soupir de défaite ou de victoire s'échappant de ses lèvres. Il la saisit par la taille et la hissa contre lui, l'asseyant sur ses genoux. Le contact de leurs corps mouillés et meurtris créait une chaleur fiévreuse.

— Tu vas me détester pour ça, prévint-il.

— Pour quoi ?

— Pour t'avoir rendu vivante. Pour t'avoir donné une raison de craindre le matin.

Éléna passa ses bras autour de son cou, s'ancrant à lui comme à une bouée dans le chaos de sa nouvelle existence.

— Le matin n'existe plus, Julian. Il n'y a que cette nuit. Et elle nous appartient.

Ils restèrent ainsi, deux spectres enlacés dans une maison de verre, tandis qu'au-dehors, les sirènes commençaient à déchirer le lointain. Le silence était rompu, certes, mais ce qui le remplaçait était bien plus dangereux : une vérité partagée qui agissait comme un poison lent, liant leurs destins jusqu'à la prochaine goutte de sang.

Éléna ferma les yeux, savourant la morsure du doute et l'étreinte du monstre. Elle n'était plus seule. Elle était en guerre. Et pour la première fois, elle n'avait plus peur

de perdre, car elle avait déjà tout donné au silence.

Le deuxième acte battait son plein, et dans l'ombre de la villa, le sang continuait de couler, invisible mais omniprésent, comme une promesse tenue.

# Chapitre 6

## Le Premier Baiser

Chapitre : Le Premier Baiser

Les sirènes n'étaient plus qu'un hurlement lointain, une rumeur urbaine qui tentait de s'immiscer à travers les parois de verre de la villa, sans y parvenir tout à fait. À l'intérieur, l'air s'était densifié. Il avait ce goût d'ozone et de poussière qui précède les orages dévastateurs.

Éléna sentait le torse de Julian contre ses paumes. À travers le tissu fin de sa chemise, la chaleur de sa peau agissait comme un conducteur électrique, remontant le long de ses bras pour venir s'installer au creux de sa gorge. Elle était ancrée à lui, certes, mais l'ancrage ressemblait de plus en plus à une chute libre.

Julian ne bougeait pas. Il était cette statue de marbre noir, magnifique et terrifiante, que les siècles de haine entre leurs familles avaient érigée. Son souffle, pourtant, trahissait la faille : irrégulier, chaud, il venait balayer le front d'Éléna.

— Tu devrais t'éloigner, murmura-t-il. Sa voix était un râle sourd, une lame de fond qui menaçait de tout emporter. Si les tiens nous voient ainsi, ce n'est pas une guerre que tu déclenches, c'est une exécution.

Éléna leva les yeux. Le regard de Julian était un gouffre sombre où brillaient des éclats d'ambre. Elle y vit le reflet de sa propre audace, et cette part d'ombre qu'elle avait si longtemps étouffée sous le poids des traditions et du silence imposé par son nom.

— Les miens pensent que je suis une poupée de porcelaine destinée à décorer un mausolée, répondit-elle, la voix plus ferme qu'elle ne l'aurait cru. Ils ont oublié que même la porcelaine peut trancher si on la brise.

Elle sentit les doigts de Julian se crispier sur ses hanches. C'était un contact possessif, presque douloureux, qui envoyait des décharges électriques dans tout son corps. L'odeur de Julian l'envahit : un mélange de tabac froid, de cèdre et de quelque chose de plus métallique, de plus sauvage. L'odeur du danger.

— Tu ne sais pas ce que tu demandes, Éléna. Si je te touche autrement que pour te protéger, il n'y aura plus de retour possible. On ne revient pas d'entre les morts, et c'est exactement ce que nous serons demain dès que le soleil se lèvera.

— Alors ne me protège plus, Julian. Détruis-moi.

Le défi resta suspendu dans l'air, vibrant, insupportable. La tension entre eux était devenue une entité physique, un fil de soie tendu à l'extrême, prêt à rompre.

Julian la scruta, cherchant une hésitation, une peur, un vestige de la jeune femme sage qu'elle avait été. Il ne trouva qu'un incendie.

Le silence fut rompu par le fracas d'une foudre imaginaire. Julian réduisit l'espace entre eux d'un coup brusque, ses mains remontant dans le dos d'Éléna pour empoigner ses cheveux, l'obligeant à renverser la tête. Ses yeux plongèrent dans les siens avec une intensité qui lui coupa le souffle.

— Ton sang est un poison pour le mien, jura-t-il à quelques millimètres de ses lèvres.

— Alors empoisonne-toi, répliqua-t-elle dans un souffle.

Et il céda.

Ce ne fut pas un baiser de cinéma, doux et chorégraphié. Ce fut une collision. Une explosion de désir refoulé depuis des années de haine mutuelle et de regards volés dans l'ombre des conseils de famille. Julian l'embrassa avec une fureur qui disait tout : les interdits, la rage, la solitude de leurs rangs respectifs, et cette attirance magnétique qu'ils avaient tous deux tenté de nier.

Éléna laissa échapper un gémissement étouffé contre sa bouche, ses doigts se griffant dans les épaules de Julian. Le goût de lui était tout ce qu'elle avait imaginé et pire encore : il était l'addiction. C'était le goût de la liberté acquise au prix du sang.

La raison quitta la pièce en même temps que le dernier écho des sirènes. Il ne restait que le bruit de leurs souffles courts, le froissement des vêtements et le battement sourd de leurs cœurs qui, pour la première fois, battaient à l'unisson. Julian la poussa contre une colonne de marbre, son corps pesant de tout son poids sur le sien, l'emprisonnant dans un étau de désir pur.

Ses mains, grandes et calleuses, erraient sur la peau d'Éléna, redessinant les courbes de son corps comme s'il cherchait à en mémoriser chaque centimètre avant la fin du monde. Chaque caresse était une déclaration de guerre. Chaque baiser, une trahison envers leurs lignées.

— On va tout brûler, murmura Julian contre son cou, sa voix vibrant contre sa peau, provoquant un frisson qui la fit chanceler. Nos noms, nos héritages, tout.

Éléna ferma les yeux, sa tête basculant en arrière, offrant sa gorge au "monstre" qu'elle avait appris à aimer.

— Laisse tout brûler, répondit-elle. Je préfère les cendres au silence.

Elle chercha de nouveau ses lèvres, ses mains s'insinuant sous la chemise de Julian

pour sentir le relief de ses muscles, la cicatrice qu'il portait sur le flanc, stigmaté d'une précédente escarmouche entre leurs clans. Sous ses doigts, elle sentait la vie palpiter, sauvage et indomptable.

C'était le point de non-retour. En cet instant précis, les traités de paix, les alliances séculaires et les lois du Sang du Silence venaient de voler en éclats. Ils n'étaient plus les héritiers de deux empires ennemis ; ils étaient deux naufragés s'agrippant l'un à l'autre au milieu d'un océan de ténèbres.

La passion était devenue leur seule boussole. Julian l'embrassait avec une urgence désespérée, comme s'il craignait qu'elle ne s'évapore s'il relâchait sa pression. Il y avait dans ce baiser une faim que rien ne pourrait jamais rassasier, une soif de vérité que seul l'autre pouvait éteindre.

— Regarde-moi, ordonna-t-il en s'écartant d'un pouce.

Éléna ouvrit les yeux, ses pupilles dilatées, ses lèvres rouges et gonflées par ses assauts.

— Tu te rends compte de ce qu'on vient de faire ? demanda-t-il, ses mains encadrant son visage avec une tendresse soudaine qui la toucha plus que sa violence. On vient de signer notre arrêt de mort.

Elle sourit, un sourire triste et radieux, le sourire d'une femme qui n'avait plus rien à perdre parce qu'elle venait de tout gagner.

— Non, Julian. On vient de commencer à vivre. Le reste... le reste n'est que du bruit.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, comblant le dernier interstice de doute qui subsistait entre eux. Dehors, la ville pouvait bien s'effondrer, les clans pouvaient bien fourbir leurs armes, et le sang pouvait bien continuer de couler dans les caniveaux de

la villa. Ici, dans ce sanctuaire de verre, le silence avait enfin été remplacé par quelque chose de plus puissant, de plus dévastateur que n'importe quelle vérité.

Leur baiser reprit, plus lent cette fois, plus profond, une promesse gravée dans la chair. C'était le premier baiser d'une fin du monde, et jamais l'apocalypse n'avait semblé aussi douce.

L'ombre de la villa les enveloppa tout à fait. Dans le salon désert, seuls restaient l'odeur de leur désir et le souvenir du silence qui, autrefois, les séparait. Désormais, ils étaient liés par le secret le plus dangereux qui soit : ils s'aimaient dans un monde qui ne connaissait que la haine.

Et tandis que Julian la soulevait pour l'emporter plus loin dans l'obscurité, Éléna sut que le matin n'aurait effectivement plus d'importance. Car ce qu'ils venaient de déclencher ne s'éteindrait qu'avec leur dernier souffle.

Le Sang du Silence avait enfin parlé, et son premier mot était un cri de guerre.

# Chapitre 7

## Le Poids des Mensonges

L'aube se glissa dans la villa comme une traînée de poudre froide. À travers les immenses baies vitrées, le ciel de la Côte d'Azur n'était plus qu'un dégradé de gris perle et de bleu électrique, une lumière crue qui ne pardonnait rien.

Éléna était éveillée depuis longtemps. Elle observait le torse de Julian se soulever et retomber avec une régularité presque insultante. Il dormait comme dorment les prédateurs après la chasse : avec une paix totale, absolue. Sur sa peau, elle voyait encore les traces de leurs étreintes, les rougeurs, les empreintes de ses propres doigts. Hier soir, c'était l'apocalypse. Ce matin, c'était le nettoyage des ruines.

Elle se glissa hors du lit, évitant le froissement des draps en soie. Le sol en marbre était glacial sous ses pieds nus, une décharge électrique qui la ramena brutalement à la réalité. Elle ramassa sa chemise — celle de Julian, trop grande, imprégnée de son odeur de cèdre brûlé et de tabac froid — et l'enfila comme une armure de fortune.

Elle se posta devant la vitre. Le silence de la villa était un poids physique. Elle se demanda combien de temps ils pourraient tenir ainsi, dans cette bulle de verre, avant que le monde extérieur ne vienne la briser à coups de batte de baseball.

— Tu penses déjà à comment tu vas me trahir, ou c'est juste le café qui te manque ?

La voix de Julian était un grognement grave, encore ensablé par le sommeil. Éléna ne se retourna pas. Elle voyait son reflet dans la vitre : il s'était redressé sur un coude, ses cheveux noirs en bataille, le regard déjà trop lucide.

— Le café serait un bon début, répondit-elle d'une voix qu'elle voulait stable. Pour la trahison, j'ai l'embarras du choix. On a menti à tout le monde, Julian. À ton père, à mon frère, au clan. On a transformé cette maison en un bunker de secrets.

Il quitta le lit avec cette grâce animale qui la fascinait autant qu'elle l'effrayait. Il s'approcha d'elle, sans bruit, jusqu'à ce qu'elle sente la chaleur de son corps dans son dos. Il ne la toucha pas tout de suite. Il se contenta d'exister là, une présence massive, une menace et une promesse fusionnées en un seul homme.

— On n'a pas menti, murmura-t-il près de son oreille. On a omis de dire la vérité. C'est une nuance tactique.

Il posa ses mains sur ses hanches. Le contact fit frissonner Éléna, mais ce n'était plus seulement du désir. C'était une décharge de culpabilité. Chaque centimètre de peau qu'il touchait semblait marqué au fer rouge par la tromperie.

— Arrête avec tes termes de mercenaire, Julian. On est en train de construire un palais sur un champ de mines. Hier soir... ce qu'on a fait...

— Hier soir, on a enfin arrêté de faire semblant, coupa-t-il.

Il la fit pivoter pour qu'elle lui fasse face. Ses yeux sombres fouillaient les siens, cherchant la faille. Il y en avait des dizaines. Éléna se sentait comme un cristal fêlé.

— Regarde-moi, Éléna. Tu as peur de quoi ? De la haine des nôtres, ou de ce que tu ressens quand je te touche ?

— J'ai peur que la vérité ne laisse rien derrière elle, avoua-t-elle dans un souffle. On s'aime dans une pièce qui brûle. On se demande quel rideau va prendre feu en premier alors qu'on devrait déjà être dehors.

Julian eut un sourire amer. Il passa un pouce sur sa lèvre inférieure, un geste d'une tendresse dévastatrice.

— Le monde extérieur ne nous donnera jamais de permission. Alors on lui vole des heures. Des minutes. Des secondes. C'est ça, le prix, Éléna. Le poids des mensonges, c'est juste le prix du billet pour rester ensemble.

— Et si le prix devient trop lourd ? S'ils découvrent que c'est moi qui ai transmis les dossiers à la police avant de te rencontrer ? S'ils découvrent que tu as couvert mon frère pour ce meurtre à Marseille ?

Le regard de Julian se durcit imperceptiblement. La tension entre eux devint presque solide, un fil de fer barbelé tendu à l'extrême.

— Personne ne saura. Parce que je suis le seul à avoir les clés de ta cage, et tu es la seule à avoir celles de la mienne. On est mutuellement assurés par notre propre destruction. C'est la forme de loyauté la plus pure qui existe.

Il l'embrassa. Ce n'était pas le baiser de la veille, sauvage et désespéré. C'était un baiser lent, possessif, qui goûtait le regret et la possession. Éléna ferma les yeux, détestant la facilité avec laquelle son corps répondait au sien. Ses mains remontèrent dans la nuque de Julian, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux courts. Elle voulait se perdre dans cette sensation, effacer les dossiers, les cadavres, les noms de famille qui s'entre-tuent.

Mais l'odeur du sang semblait imprégner jusqu'à l'air de la chambre. Elle imaginait les caniveaux de la villa se remplir non pas de pluie, mais des conséquences de leurs actes.

Elle se dégagea brusquement, le souffle court.

— Je ne peux pas, Julian. Pas comme ça. Chaque fois que tu me regardes comme si j'étais ta seule vérité, je me rappelle tous les mensonges que je t'ai racontés avant qu'on en arrive là.

— On s'en fout, Éléna ! explosa-t-il, faisant un pas vers elle. Tu crois que je suis un saint ? Tu crois que mes mains sont propres ? Ce qu'on a construit, ce n'est pas basé sur la pureté. C'est basé sur le fait qu'on est les deux seuls débris de ce monde qui s'emboîtent encore.

— Et si on ne s'emboîte plus ? Si le mensonge finit par nous transformer en étrangers ?

Julian s'approcha d'elle, l'acculant contre la baie vitrée. Il posa ses mains de chaque côté de sa tête, l'emprisonnant. Son parfum de peau, de sueur et de luxe l'enveloppa.

— Alors on sera des étrangers qui se connaissent par cœur, dit-il d'une voix basse, vibrante de menace et de passion. Mais je ne te laisserai pas partir. Tu es mon péché, Éléna. Et j'ai l'intention de brûler en enfer avec toi.

Un téléphone vibra sur la table de nuit. Le son, pourtant faible, résonna comme un coup de feu. Julian ne bougea pas, ses yeux rivés sur ceux d'Éléna. Le vibreur insista. C'était l'appel du monde réel. L'appel du clan. L'appel de la guerre qu'ils avaient juré de mener tout en se trahissant mutuellement.

Éléna sentit une larme froide rouler sur sa joue. Elle ne savait plus si c'était de la peur ou un trop-plein d'amour corrompu.

— Réponds, murmura-t-elle. C'est peut-être déjà la fin.

Julian tendit le bras, saisit le téléphone sans rompre le contact visuel. Il décrocha, mais sa voix resta de glace, ses yeux ne quittant pas le visage de la femme qu'il

aimait et qu'il détruisait un peu plus chaque jour.

— Parle, dit-il simplement à l'appareil.

Éléna regarda par la fenêtre. Le soleil se levait enfin, révélant la beauté insolente de la côte. Mais pour elle, tout semblait gris. Elle réalisa avec une clarté terrifiante que le poids de leurs mensonges ne ferait que s'alourdir, jusqu'à ce que l'un d'eux finisse par s'effondrer.

Elle posa sa main sur le torse de Julian, sentant le battement de son cœur. Il était rapide. Trop rapide pour un homme qui prétendait tout contrôler.

La vérité était une lame de fond, et ils étaient en train de se noyer en prétendant savoir nager.

Julian raccrocha. Le silence revint, plus tranchant qu'auparavant.

— C'était mon père, dit-il. Il arrive. Il veut savoir pourquoi le silence est si épais dans cette villa.

— Qu'est-ce qu'on va lui dire ?

Julian rangea le téléphone dans sa poche et l'attira contre lui, son menton reposant sur le sommet de sa tête.

— On va lui dire ce qu'il veut entendre. Et ensuite, on ira dans le jardin, et on enterrera tout ce qui dépasse.

Il y avait dans sa voix une détermination qui fit frémir Éléna. Ce n'était plus seulement de l'amour, c'était de la survie. Et dans ce jeu-là, le Sang du Silence exigeait toujours un tribut.

Elle s'écarta légèrement pour le regarder une dernière fois avant que les masques ne reprennent leur place.

— Tu sais, Julian... le plus gros mensonge, ce n'est pas ce qu'on cache aux autres.

— C'est quoi alors ?

— C'est de croire qu'on sortira d'ici vivants.

Il ne répondit pas. Il se contenta de resserrer sa prise, une étreinte qui ressemblait à s'y méprendre à un adieu, alors que le bruit des moteurs de voitures noires commençait à déchirer le calme matinal de l'allée. La réalité frappait à la porte, et elle n'avait pas l'intention d'attendre.

# Chapitre 8

## La Fêlure

### \*\*CHAPITRE : LA FÊLURE\*\*

L'air dans le hall d'entrée avait le goût du métal froid et de l'orage imminent. Le vrombissement des moteurs s'éteignit d'un coup, laissant place à un silence plus terrifiant que n'importe quel cri. Julian ne lâcha pas la main d'Éléna tout de suite. Ses doigts pressaient ses articulations, un dernier ancrage avant le naufrage.

— Respire, murmura-t-il, ses lèvres frôlant son oreille. Souviens-toi : on est une seule et même personne jusqu'à ce que la porte s'ouvre.

Éléna sentit l'odeur de Julian — un mélange de cèdre, de tabac froid et de cette note ferreuse qui collait à la peau de ceux qui manipulaient les armes. Elle hocha la tête, mais son cœur cognait contre ses côtes comme un oiseau en cage. Elle lissa sa robe de soie noire, une seconde peau qui l'étouffait.

La porte d'entrée bascula.

Ce n'était pas une escouade de tueurs. C'était pire. C'était Victor, le patriarche du clan, flanqué de deux ombres dont les visages étaient aussi expressifs que des murs de béton. Victor ne portait pas d'arme apparente. Il portait son autorité comme un linceul de luxe.

Il entra sans invitation, ses chaussures de cuir italien claquant sur le marbre avec une régularité de métronome. Il s'arrêta à deux mètres d'eux. L'odeur de son eau de Cologne — quelque chose d'amer et d'ancien — envahit l'espace, chassant le parfum

de jasmin qui flottait dans la pièce.

— Julian, dit Victor d'une voix qui ressemblait à du gravier que l'on broie. Éléna.

Il ne demanda pas si tout allait bien. Chez les Rossi, le bien-être était une faiblesse. Il posa un dossier en cuir sur la console d'entrée, juste à côté d'un vase de pivoines blanches qui commençaient à faner.

— Le Silence a été brisé, continua Victor en fixant Julian. Quelqu'un a parlé à la Division. Quelqu'un a cru qu'il pouvait vendre des morceaux de notre histoire pour acheter sa propre liberté.

Julian ne cilla pas. Sa mâchoire était si contractée qu'un petit muscle sautait sur sa tempe.

— Et vous pensez que c'est ici que ça se passe ? demanda Julian, sa voix lisse comme une lame de rasoir.

Victor ne répondit pas tout de suite. Ses yeux d'un gris délavé se posèrent sur Éléna. Un regard qui n'avait rien d'humain, une pesée chirurgicale. Il ouvrit le dossier.

— On a intercepté un transfert de données. Un compte offshore, une identité de secours, et un alias qui n'aurait jamais dû ressortir des archives de la police de Milan.

Le monde d'Éléna bascula. Le sol sous ses pieds parut se dérober, remplacé par un vide vertigineux. Elle sentit le regard de Julian glisser vers elle. Ce n'était plus le regard de l'homme qui l'avait serrée contre lui quelques minutes plus tôt. C'était le regard du loup qui sent le sang.

Victor sortit une photo. Une photo de surveillance, granuleuse, prise sous une pluie battante. On y voyait une femme, de dos, remettant une enveloppe à un homme dans

une voiture banalisée. La femme portait une bague de famille. \*Sa\* bague.

— "L'Hirondelle", lâcha Victor. C'est comme ça que les services de renseignement t'appellent, n'est-ce pas, Éléna ? Ou devrais-je dire... Lieutenant Moretti ?

Le silence qui suivit fut absolu. Si lourd qu'il semblait capable de briser le marbre.

Julian se recula d'un pas. Ce petit mouvement, cette infime distance, fut pour Éléna plus douloureux qu'une balle en plein cœur. Elle vit sa main droite descendre lentement, instinctivement, vers la ligne de sa ceinture, là où il gardait son Glock 17.

— Julian... commença-t-elle, sa voix se brisant sur la première syllabe.

— Tais-toi, trancha-t-il.

Le mot était un coup de fouet. Ses yeux étaient devenus deux fentes noires, opaques. La trahison n'était pas seulement une information ; c'était un poison physique qui transformait son visage, effaçant l'amant pour ne laisser que l'exécuteur.

— Dis-moi que c'est un montage, Julian, dit-il, bien que sa voix suggérait qu'il connaissait déjà la réponse. Dis-moi que mon père délire.

Éléna sentit la sueur perler entre ses omoplates. Elle voyait les ombres derrière Victor se tendre, les mains disparaissant sous les vestes de costume. L'air était saturé de tension, une électricité statique qui faisait dresser les petits cheveux sur ses bras.

— Ce n'est pas ce que tu penses, parvint-elle à dire, ses yeux cherchant désespérément un éclat d'humanité dans ceux de Julian. J'ai arrêté. Tout ça, c'était avant. Avant qu'on ne tombe...

— Avant quoi ? rugit Julian, faisant un pas brusque vers elle. Avant que tu ne décides

que me baiser était le meilleur moyen d'avoir accès au coffre-fort de la famille ?  
Avant que tu ne transformes chaque mot, chaque caresse, en un rapport de mission ?

Il attrapa violemment le bras d'Éléna, ses doigts s'enfonçant dans sa chair fine. Elle grimaça, mais ne chercha pas à se dégager. La douleur physique était une ancre, quelque chose de réel dans cet océan de mensonges.

— Tu m'as utilisé comme un putain de marchepied, cracha-t-il, son visage à quelques centimètres du sien. Je t'ai tout donné. Mes secrets, ma protection... ma vie.

— Et moi je t'ai donné la mienne ! cria-t-elle en retour, les larmes brûlant enfin ses paupières. Tu crois que c'était un jeu ? Tu crois qu'on survit à ce qu'on a vécu en faisant semblant ? Je n'ai rien envoyé à la Division depuis six mois, Julian. Rien !

Victor laissa échapper un rire sec, dépourvu de joie.

— C'est touchant. Mais les faits sont là. Le dossier contient des preuves de transferts récents. Quelqu'un nous vend, et cette personne a ton visage, ma chère.

Julian la lâcha comme si elle l'avait brûlé. Il se détourna, passant une main tremblante dans ses cheveux. Le choc laissait place à une rage froide, calculatrice. La fêlure était là, béante, irréparable. Le verre de leur intimité venait d'éclater en mille morceaux, et chaque débris était une menace de mort.

— Qu'est-ce qu'on fait d'elle ? demanda l'une des ombres de Victor.

Le silence revint, plus tranchant que jamais. Éléna regarda le dos de Julian. Elle voyait la tension dans ses épaules, la façon dont il respirait, lourdement, comme s'il essayait d'avalier tout l'oxygène de la pièce. Elle savait ce qui allait se passer. Le Sang du Silence ne tolérait pas les fuites. Et Julian était le gardien du temple.

Il se retourna lentement. Son visage était un masque de pierre, les émotions verrouillées derrière une porte de fer.

— Elle a raison sur une chose, dit Julian d'une voix monocorde, presque clinique.

Il s'approcha de la console et prit la photo de l'Hirondelle. Il la déchira avec une précision chirurgicale.

— On ne sortira pas d'ici vivants.

Il sortit son arme, mais il ne la pointa pas sur Éléna. Il la pointa sur Victor.

— Julian ! s'exclama le vieil homme, la surprise fêlant enfin son arrogance. Qu'est-ce que tu fais ?

— Ce dossier est une contrefaçon, Victor. Je le sais, parce que c'est moi qui ai créé l'alias de l'Hirondelle il y a des années pour couvrir mes propres traces auprès de la Division.

Éléna resta pétrifiée. Le choc de la trahison changea de camp en une fraction de seconde. Elle regarda Julian, puis le dossier. Julian mentait. Elle le savait. Il mentait pour la sauver, ou peut-être mentait-il parce que ses propres secrets étaient encore plus sombres que les siens.

— Tu trahis ta propre famille pour cette... pour cette infiltrée ? siffla Victor, les gardes dégainant leurs armes à leur tour.

— Ma famille, c'est elle, répondit Julian sans trembler. Le reste, c'est juste du sang et du silence. Et je commence à en avoir horreur.

L'air devint électrique, une détonation silencieuse avant l'explosion. Éléna sentit un

frisson de terreur et d'adrénaline la parcourir. La fêlure n'était plus seulement entre eux ; elle venait de briser le clan tout entier.

Julian jeta un regard rapide à Éléna. Un regard de quelques millisecondes où elle vit passer tout ce qu'ils ne se diraient jamais. La trahison était là, réelle, palpable. Elle l'avait trompé, il le savait, mais il choisissait de brûler le monde plutôt que de la laisser tomber.

— Cours, Éléna, murmura-t-il.

Et le premier coup de feu déchira le matin, brisant les vitraux du hall et transformant le sanctuaire en abattoir. Le parfum du jasmin disparut, définitivement remplacé par l'odeur âcre de la poudre. La guerre était déclarée, et dans les décombres de leur confiance, il ne restait plus que l'instinct de survie.

# Chapitre 9

## L'Épreuve du Sang

**\*\*CHAPITRE : L'ÉPREUVE DU SANG\*\***

La poussière et la mort ont un goût de métal froid.

Le chaos n'est pas un bruit, c'est une onde de choc qui vous arrache les poumons. Quand le premier impact percuta le marbre à quelques centimètres de sa tempe, Éléna ne cria pas. Le cri resta coincé dans sa gorge, étouffé par l'odeur âcre de la cordite qui venait de dévorer le parfum sucré du jasmin. Le monde bascula dans un ralenti grotesque. Les vitraux, bijoux séculaires de la demeure des Moretti, explosèrent en une pluie de diamants acérés, lacérant l'air et le silence.

Une main de fer s'abattit sur son épaule. Julian.

Il la projeta derrière un pilier massif, son corps servant de bouclier humain. Éléna sentit la chaleur de son torse contre son dos, une fournaise dans cet enfer de pierre froide. Elle entendait son cœur, ce tambour de guerre qui battait un rythme désordonné, furieux.

— Ne regarde pas, ordonna-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement rauque. Regarde-moi, Éléna. Seulement moi.

Elle leva les yeux. Le visage de Julian était une sculpture de rage et de désespoir. Une traînée de sang barrait sa pommette, soulignant la pâleur de sa peau. Dans ses yeux sombres, l'orage qu'elle avait appris à aimer grondait plus fort que les détonations qui déchiraient le hall. Il savait. Il savait qu'elle avait parlé aux fédéraux, qu'elle avait

glissé ce micro dans son bureau, qu'elle était la faille par laquelle le loup était entré dans la bergerie.

Et pourtant, il tenait son arme vers la porte, vers ses propres frères, vers son propre sang, pour elle.

— Pourquoi ? hoqueta-t-elle, les doigts crispés sur le revers de sa veste de soie, maintenant souillée de poussière. Pourquoi tu me protèges ? Je t'ai détruit, Julian.

Il se tourna un bref instant vers elle. Ses doigts gantés de cuir effleurèrent sa mâchoire avec une douceur qui n'avait pas sa place dans cet abattoir. Un frôlement électrique, une caresse qui disait tout ce que le clan avait toujours interdit : l'individu avant le groupe. L'amour avant l'honneur.

— Parce que le silence est une tombe, Éléna. Et je n'ai jamais eu aussi envie de vivre que depuis que tu m'as trahi.

Un nouveau tir fit éclater un éclat de pierre au-dessus de leurs têtes. Julian riposta, trois coups secs, précis, chirurgicaux. Il n'y avait aucune hésitation dans ses gestes, juste une efficacité léthale. Il se déplaçait comme un prédateur acculé, chaque muscle tendu sous sa chemise dont les boutons avaient sauté.

— On bouge. Maintenant.

Ils s'élançèrent à travers la galerie des ancêtres. Les portraits à l'huile, témoins centenaires de la grandeur des Moretti, semblaient les juger de leurs regards fixes alors que les balles les criblaient. C'était un parricide symbolique. À chaque pas, Julian piétinait son héritage.

Ils finirent par s'engouffrer dans l'ancienne bibliothèque, un sanctuaire d'ombre et de papier vieux. Julian verrouilla la double porte en chêne et poussa un buffet massif en

travers de l'entrée. Le silence revint, lourd, oppressant, seulement troublé par leurs respirations saccadées.

La lumière rasante du matin filtrait à travers les hautes fenêtres, faisant danser des grains de poussière dans l'air saturé de fumée. Éléna se laissa glisser contre un rayonnement, ses jambes ne la portant plus. Elle tremblait si fort que ses dents s'entrechoquaient.

Julian s'approcha d'elle. Il ne rangea pas son arme. Il la posa sur une table, juste à côté d'un buste de Cicéron, avant de s'accroupir devant elle.

— Tu as les clés de la voiture de mon père ? demanda-t-il, sa voix redevenue étrangement calme.

Elle hocha la tête, fouillant dans sa poche pour en sortir le trousseau qu'elle avait volé la veille. Le métal tinta, un son dérisoire dans le tumulte qui reprenait derrière la porte. On frappait maintenant contre le chêne. Des voix hurlaient des ordres. Des voix qu'il connaissait depuis l'enfance.

— Écoute-moi bien, dit-il en lui prenant le visage entre les mains. Dans trois minutes, ils vont enfoncer cette porte. Il y a un passage derrière la tapisserie des Gobelins. Il mène aux écuries. Tu sors, tu prends la route du nord, et tu ne t'arrêtes pas avant d'avoir passé la frontière.

— Et toi ?

Il eut un sourire amer, un éclair de dents blanches dans la pénombre.

— Moi, je vais leur expliquer ce que signifie vraiment le mot "silence".

— Non ! s'écria-t-elle en saisissant ses poignets. Ils vont te tuer. Ton père ne te

pardonnera jamais. Tu es son héritier, son sang !

— Mon sang est corrompu, Éléna. Il l'est depuis le jour où j'ai réalisé que je préférerais te voir respirer, même si c'est pour me mentir, plutôt que de voir ce clan prospérer.

L'air entre eux était chargé d'une tension insupportable. Ce n'était plus seulement de la peur, c'était une attraction gravitationnelle, le besoin viscéral de se consumer avant la fin. Éléna sentit l'odeur de Julian — un mélange de tabac froid, de santal et de cette odeur de fer qui collait à sa peau. Elle se jeta contre lui, cherchant sa bouche avec une urgence désespérée.

Le baiser fut brutal, un choc de dents et de langues, une lutte pour s'approprier l'autre une dernière fois. C'était le goût du pardon et du suicide. Ses mains à lui s'égarèrent dans ses cheveux, les emmêlant, tandis qu'elle griffait ses épaules. À cet instant, la loyauté, la trahison, les familles et les lois n'existaient plus. Il n'y avait que deux corps brûlants dans une pièce pleine de livres morts.

Un craquement sinistre retentit. La porte commençait à céder.

Julian s'écarta brusquement, le souffle court. Ses yeux brillaient d'une lueur fiévreuse.

— C'est l'épreuve du sang, Éléna. Le leur ou le nôtre.

Il ramassa son arme. Le bruit du percuteur qu'on enclenche résonna comme un point final.

— Julian, attends... je... je t'aime.

Il s'arrêta, la main déjà sur la tapisserie. Il ne se retourna pas. Ses épaules semblèrent se vouter sous un poids invisible.

— Je sais, murmura-t-il. C'est pour ça que c'est si impardonnable.

Il tira violemment sur le tissu lourd. Le passage secret apparut, un trou noir vers une liberté incertaine. Il la poussa à l'intérieur avec une fermeté qui ne souffrait aucune réplique.

— Cours. Et si tu m'entends tomber, ne t'arrête pas.

— Julian !

— Pars ! hurla-t-il alors que la porte de la bibliothèque volait en éclats derrière lui.

Éléna s'enfonça dans l'obscurité du tunnel. Le sol était humide, l'air vicié, mais elle courait, portée par une adrénaline pure et dévastatrice. Derrière elle, le vacarme reprit. Une symphonie de fureur. Des cris, le fracas des meubles que l'on renverse, et soudain, le chant saccadé des automatiques.

Chaque détonation lui déchirait le cœur. Elle comptait les tirs, comme on compte les secondes avant un impact. Elle visualisait Julian au milieu de la pièce, seul contre les siens, sacrifiant des siècles de lignée pour une femme qui l'avait vendu.

Elle arriva aux écuries, le souffle brûlant ses bronches. La Bentley noire du patriarche l'attendait, une ombre luisante dans la pénombre du garage. Elle grimpa à l'intérieur, ses mains tremblantes peinant à insérer la clé dans le contact.

Le moteur rugit. Un prédateur de métal prêt à bondir.

Elle jeta un dernier regard vers la villa qui surplombait la colline. De la fumée s'échappait des fenêtres de la bibliothèque. C'était là que tout se jouait. Le choix impossible. La loyauté décapitée.

Elle aurait dû partir. C'était le plan. C'était sa seule chance de survie.

Mais alors qu'elle passait la première, elle vit une silhouette s'effondrer sur le balcon, deux étages plus haut. Ce n'était pas Julian. C'était son frère aîné, Marco.

Un espoir fou, douloureux, l'envahit.

Julian était encore en vie. Il se battait. Il brisait les chaînes du sang, une balle après l'autre.

Éléna serra le volant jusqu'à s'en blanchir les phalanges. Elle sentit une larme couler le long de sa joue, traçant un sillage propre sur son visage couvert de suie. Elle n'était plus la petite informatrice craintive. Elle était la complice d'un monstre qui l'aimait assez pour devenir un démon.

— On ne meurt pas aujourd'hui, murmura-t-elle pour elle-même.

Au lieu de prendre la route du nord, elle fit dérapier la voiture dans un crissement de pneus strident, faisant demi-tour vers l'entrée principale. Si Julian avait choisi de brûler le monde pour elle, elle allait l'aider à attiser les flammes.

L'épreuve du sang ne faisait que commencer. Et dans le silence qui suivrait, il ne resterait que leurs noms, gravés dans les cendres du clan Moretti.

Elle enfonça l'accélérateur. La Bentley fonça vers les grilles, brisant le dernier rempart entre la trahison et la rédemption. Le parfum du jasmin était mort, mais l'odeur du sang, elle, était devenue leur seul horizon.

# Chapitre 10

## Le Gouffre de la Vérité

**\*\*CHAPITRE : LE GOUFFRE DE LA VÉRITÉ\*\***

Le pare-chocs de la Bentley hurla dans un fracas de métal contre les grilles en fer forgé du domaine Moretti. Éléna ne freina pas. Elle n'avait plus de freins, plus de boussole, juste cette rage sourde qui battait contre ses tempes comme un métronome détraqué. La voiture bondit sur l'allée de gravier, soulevant un nuage de poussière blanche qui se mêlait à la fumée noire s'échappant des cuisines en feu.

Au centre de la cour, Julian l'attendait.

Il tenait son Sig Sauer le long de sa cuisse, la silhouette découpée par les flammes qui léchaient les colonnes de marbre. Il ressemblait à un dieu déchu contemplant les ruines de son propre enfer. Quand Éléna pila à quelques centimètres de lui, le silence qui suivit fut plus violent que les détonations précédentes.

Elle sortit de la voiture, les jambes flageolantes. L'odeur était insupportable : un mélange de cuir brûlé, de poudre et de ce parfum de jasmin qu'elle portait toujours, désormais souillé par l'âcreté de la mort.

— Tu es revenue, dit Julian.

Sa voix était un murmure de papier de verre, dépourvue de surprise. Il s'approcha d'elle. Son visage était maculé de sang, mais ses yeux — ces yeux d'un bleu acier qui l'avaient si souvent désarmée — restaient d'une clarté terrifiante. Il leva une main pour effleurer sa joue, mais elle recula d'un bond, le souffle court.

— Ne me touche pas, cracha-t-elle.

Julian s’immobilisa, une ombre passant sur son regard.

— On a gagné, Éléna. Le clan est décapité. On peut partir. Tout reconstruire ailleurs.

— Reconstruire sur quoi, Julian ? Sur des mensonges ?

Elle plongea la main dans la poche de sa veste de cuir et en sortit un petit carnet à la couverture de cuir noir, corné, roussi par les flammes. Elle l’avait trouvé dans le coffre-fort caché derrière le portrait de la mère de Julian, juste avant que l’assaut ne commence.

Le visage de Julian se vida de tout sang. La tension monta d'un cran, électrique, presque palpable entre eux.

— Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-il, sa voix perdant toute trace d’émotion. C’est une zone morte, Éléna. Rends-le-moi.

— « L’Opération Orchidée », commença-t-elle, ignorant son ordre. Un nom charmant pour une exécution de masse. Septembre 2014. Une famille entière rayée de la carte dans une villa à la périphérie de Rome. Les parents, le fils... et la petite fille que tout le monde croyait morte dans l’incendie.

Elle fit un pas vers lui, le carnet tremblant dans sa main.

— J’ai passé dix ans à me demander qui avait donné l’ordre. Dix ans à chercher le visage du monstre qui avait ordonné à des mercenaires de brûler mon enfance pour une question de territoires de drogue.

Elle rit, un son sec, brisé.

— Et je suis tombée amoureuse de lui. J’ai partagé ton lit, Julian. J’ai laissé tes mains — ces mains qui ont signé cet ordre — se poser sur mon corps comme si elles étaient mon seul salut.

L'air devint lourd, chargé d'un orage qui refusait d'éclater. Julian ne nia pas. Il ne chercha pas d'excuse. Il rangea son arme dans son holster avec une lenteur calculée. Le prédateur était de retour, froid, pragmatique.

— Tu n'étais pas censée savoir, murmura-t-il enfin. Tu étais ma rédemption, Éléna. Une chance de faire les choses bien.

— Ta rédemption ? hurla-t-elle. Je ne suis pas un sacrement, Julian ! Je suis ta victime ! Chaque baiser, chaque promesse... c'était du poison. Tu savais qui j'étais depuis le début, n'est-ce pas ?

Julian fit un pas, envahissant son espace personnel. Elle sentit la chaleur qui émanait de lui, cette odeur de musc et de tabac froid qu'elle avait tant aimée. Il la surplombait, une tour d'arrogance et de douleur.

— Je savais, admit-il. Je t'ai reconnue à cette cicatrice sur ton épaule, le premier soir au club. Mais je m'en fichais. Je voulais te posséder jusqu'à ce que ton passé s'efface devant moi. Je voulais être celui qui te ferait oublier l'orpheline pour ne laisser que la femme.

Il tenta de saisir son poignet, mais elle le repoussa violemment, ses ongles griffant le revers de sa veste.

— Tu as tué mon père !

— Ton père était un lâche qui nous volait !

— Et ma mère ? Elle aussi te volait ? Et mon frère de six ans ?

Le silence retomba, plus pesant que le plomb. La trahison n'était plus une idée, c'était un gouffre physique, une faille sismique qui s'ouvrait sous leurs pieds, les séparant irrémédiablement. Éléna sentait son cœur se serrer dans sa poitrine, une étau de fer qui lui coupait les poumons. Elle avait l'impression de se noyer dans du verre pilé.

— Tout ce que nous avons vécu... c'était quoi pour toi ? demanda-t-elle, sa voix se

brisant sur la dernière syllabe.

Julian la regarda intensément. Pour la première fois, elle vit une fissure dans son masque de marbre. Une lueur de désespoir pur.

— C’était la seule chose réelle dans une vie de simulacres, Éléna. Je t’aime. Plus que mon nom, plus que cet empire que je viens de réduire en cendres pour toi.

Elle recula, la main sur la bouche pour étouffer un sanglot qui ressemblait à un cri de guerre.

— C’est ça, ton amour ? Un champ de ruines ? Tu as détruit ma famille une première fois avec du feu, et tu viens de le refaire avec tes mensonges.

Elle jeta le carnet à ses pieds. Le papier froissé s'éparpilla dans la poussière.

— Il n’y a plus d’Éléna, Julian. La fille que tu penses aimer est morte dans cette villa il y a dix ans. Et celle qui est devant toi... elle n’a plus que de la haine à t’offrir.

Elle se détourna vers la Bentley, mais il la rattrapa par la taille, l’enveloppant de ses bras, une étreinte désespérée, étouffante. Elle se débattit, frappant sa poitrine de ses poings fermés, sentant les battements de son cœur contre ses phalanges. C’était le rythme d’un monstre, mais c’était un rythme qu’elle connaissait par cœur.

— Laisse-moi ! hurla-t-elle.

— Je ne peux pas, grogna-t-il contre son cou. Si tu pars, il ne reste rien de moi.

— Il ne reste déjà rien, Julian. Regarde autour de toi.

Elle parvint à se dégager et, dans un mouvement fluide, elle sortit le petit calibre qu’elle gardait à la cheville. Elle le pointa directement sur son sternum. Le canon de l’arme tremblait, mais ses yeux étaient de glace.

Julian s’arrêta net. Il fixa le canon, puis leva les yeux vers elle. Un sourire triste et tordu étira ses lèvres.

— Fais-le, murmura-t-il. Finis-en. C’est la seule fin logique pour nous, non ? Le sang

appelle le sang.

Éléna sentit la détente sous son index. Le monde autour d'eux semblait s'être figé. Le crépitement des flammes, le lointain hurlement des sirènes, l'odeur de la poudre... tout convergeait vers ce point précis. Cet instant de rupture totale.

Elle vit l'homme qu'elle avait aimé, et elle vit le démon qui avait brisé sa vie. Les deux visages se superposaient en une image insupportable. Sa main trembla davantage. Ses larmes brouillèrent sa vision, mais elle ne baissa pas l'arme.

— Tu ne mérites même pas ma balle, dit-elle finalement d'une voix d'outre-tombe. Tu mérites de rester ici, seul, au milieu de ce que tu as créé. Tu voulais un empire du silence ? Le voilà.

Elle abaissa l'arme, mais le coup ne partit pas. Elle fit demi-tour et monta dans la voiture. Elle ne regarda pas dans le rétroviseur quand elle enclencha la marche arrière. Elle ne regarda pas la silhouette de Julian qui restait plantée là, au milieu des cendres de sa famille et de ses ambitions.

Elle franchit les grilles fracassées. Derrière elle, le domaine Moretti n'était plus qu'un brasier. Devant elle, la route s'enfonçait dans la nuit noire, une ligne droite vers un néant qu'elle préférait mille fois à l'enfer qu'elle laissait derrière elle.

Le parfum de jasmin s'était totalement évaporé. Il ne restait que le froid, l'acier, et le goût amer d'une vérité qui l'avait libérée en la brisant définitivement.

Le Sang du Silence avait enfin parlé. Et ce qu'il disait était un adieu qu'aucune rédemption ne pourrait jamais effacer.

# Chapitre 11

## Le Deuil de l'Innocence

**\*\*CHAPITRE : LE DEUIL DE L'INNOCENCE\*\***

La route n'était qu'une déchirure d'asphalte noir sous les phares de la voiture. Elena serrait le volant à s'en blanchir les phalanges, la peau du cuir artificiel crissant sous ses paumes moites. Dans l'habitacle, l'air était saturé d'une odeur de brûlé et de métal froid. Elle aurait dû se sentir légère. Elle aurait dû savourer cette respiration, la première depuis des mois qui ne soit pas dictée par la peur ou par l'ombre de Julian.

Mais la liberté avait le goût de la cendre.

Elle jeta un coup d'œil convulsif au siège passager. Vide. Terriblement vide. Elle s'attendait presque à y voir sa silhouette décontractée, à entendre le cliquetis de son briquet Zippo, à percevoir ce parfum boisé, mêlé de tabac cher et de danger, qui lui collait à la peau comme une seconde malédiction.

— Connard, murmura-t-elle, le mot s'échouant contre le pare-brise.

Sa voix sonna étrangère à ses propres oreilles. Une voix dénuée de cette innocence qu'elle avait portée comme une armure de verre, et qui venait de voler en éclats sur les dalles de marbre du domaine Moretti. Elle ne pleurait pas. Ses yeux étaient deux puits de pétrole, sombres et inflammables. Elle réalisait, avec une horreur glacée, que le silence qu'elle venait de lui offrir en cadeau d'adieu n'était pas une punition pour lui seul. C'était une condamnation à perpétuité pour eux deux.

\*\*\*

À l'autre bout de la nuit, au centre de l'enfer, Julian ne bougeait pas.

La chaleur du brasier derrière lui léchait sa nuque, mais il avait les os saisis par un gel arctique. Les flammes dévoraient les preuves de son héritage, les dossiers, les tableaux, les secrets de famille que le sang avait cimentés pendant trois générations. Il regardait les grilles par lesquelles elle s'était échappée, le cadre de fer tordu par la violence de son départ.

Il avait gagné. L'empire était à lui, lavé de la trahison de ses pairs par le feu. Et pourtant, il se sentait comme un souverain régnant sur un cimetière de poussière.

Il porta une main à sa gorge, là où, quelques minutes plus tôt, il aurait pu sentir le canon de son arme. Il cherchait une autre sensation. Le souvenir de ses doigts à elle, la douceur de son grain de peau lorsqu'elle hésitait encore entre le haïr et l'aimer.

— Tu es partie, Elena, dit-il pour le seul bénéfice des ruines. Et tu as emporté la seule chose qui rendait ce silence supportable.

Le monde sans elle n'avait plus de relief. C'était une image en deux dimensions, un film muet dont on avait coupé les sous-titres. Il se rappela leur dernière joute verbale, ce mélange de venin et de désir qui les caractérisait.

\*« Tu es un monstre, Julian. »\*

\*« Et tu es le seul miroir où ce monstre se trouve beau. »\*

Il avait eu raison. Sans ce miroir, il n'était plus qu'une ombre parmi les ombres. Il réalisa avec une lucidité cruelle que le pouvoir n'était qu'un jouet cassé. Le Sang du Silence ne coulait pas seulement dans ses veines ; il l'avait emmuré vivant.

\*\*\*

Elena arrêta la voiture sur le bas-côté, à des kilomètres de la propriété. Le moteur hoqueta avant de s'éteindre, laissant place à un bourdonnement assourdissant dans ses oreilles. Elle sortit de l'habitacle pour respirer. L'air de la nuit était piquant, chargé d'humidité.

Elle s'appuya contre la portière, ses mains tremblantes cherchant machinalement un contact, une chaleur. Elle se revit dans ses bras, quelques nuits plus tôt, dans la pénombre de la bibliothèque. Il n'y avait pas de mots, juste le rythme saccadé de leurs souffles, le froissement de la soie contre le lin, et ce regard... ce regard de prédateur blessé qui la suppliait de ne pas le laisser seul avec ses démons.

Elle avait cru que l'innocence consistait à rester pure. Elle comprenait maintenant que l'innocence, c'était de croire que l'on pouvait sauver quelqu'un sans se perdre soi-même.

— Je te déteste, souffla-t-elle à la lune blafarde.

Mais le mensonge lui brûla la gorge. On ne déteste pas une partie de soi-même, même si c'est la plus gangrénée. Elle sentait encore la pression de sa main sur sa taille, une empreinte fantôme qui refusait de s'effacer. Leurs secrets étaient les fils de fer barbelés d'une même cage. Qu'importait qu'elle soit à l'extérieur des grilles maintenant ? Il habitait son esprit. Il possédait son silence.

Elle se remémora le goût amer de sa trahison à lui, mais aussi la manière dont il la regardait quand il pensait qu'elle dormait. Un mélange de dévotion et de désespoir.

« On ne sort pas indemne de nous, Elena », lui avait-il glissé un jour à l'oreille, sa voix de velours et de gravier frottant contre ses sens.

Il avait gagné cette partie-là aussi.

\*\*\*

Julian ramassa un débris au sol : un morceau de cristal provenant d'un lustre qu'elle aimait. Les bords tranchants entamèrent la chair de sa paume. Une goutte de sang perla, sombre sous la lueur des braises.

Il ne ressentait aucune douleur physique. Juste une nostalgie viscérale, une faim qui ne serait plus jamais rassasiée. Il n'y avait plus personne pour le contredire, plus personne pour le défier du regard, plus personne pour lui rappeler qu'il avait un cœur, même si celui-ci était une pierre noire.

Le deuil de l'innocence, ce n'était pas pleurer la mort d'un être cher. C'était réaliser que le monde était devenu un endroit rationnel, froid et logique, où l'amour n'était qu'une erreur de calcul.

Il se demanda où elle était à cet instant précis. Regardait-elle l'horizon ? Cherchait-elle son visage dans les reflets des vitres ? Il savait qu'elle le faisait. Il connaissait sa structure interne mieux qu'elle-même. Ils étaient deux notes dissonantes qui, par miracle, avaient fini par créer une harmonie, même macabre.

— Reviens, murmura-t-il, alors qu'il savait qu'elle ne l'entendrait jamais. Ou ne reviens jamais. Mais cesse de hanter l'air que je respire.

\*\*\*

Elena remonta dans la voiture. Elle mit le contact. La radio grésilla avant de s'éteindre de nouveau. Le silence, encore lui.

Elle regarda ses mains sur le volant. Elles étaient tachées de suie et de l'ombre de Julian. Elle comprit qu'elle passerait le reste de sa vie à chercher ce frisson, cette

tension électrique qui ne naissait que dans ses yeux à lui. Elle était libre, oui. Mais c'était la liberté d'un membre amputé qui continue de ressentir la douleur de ce qu'il a perdu.

Le Sang du Silence n'était pas un héritage, c'était une contagion.

Elle enclencha la première. La voiture s'élança dans l'obscurité, fendant la brume. Derrière elle, l'incendie du domaine Moretti n'était plus qu'une lueur orange insignifiante dans le rétroviseur.

Leur innocence était morte dans ce brasier. Ce qui restait, c'était deux survivants, deux spectres liés par un pacte que même la haine ne pouvait briser.

Elle ne rentrait pas chez elle. Elle n'avait plus de "chez soi". Son foyer était un homme qu'elle avait laissé derrière elle, debout au milieu des cendres, et dont le silence hurlerait son nom jusqu'à la fin des temps.

Elle accéléra, les larmes venant enfin, brûlantes comme du plomb fondu, alors que la route l'emportait vers un futur où chaque seconde serait un deuil, chaque souffle une trahison, et chaque silence... un écho de lui.

# Chapitre 12

## Le Sacrifice

### CHAPITRE : LE SACRIFICE

La route n'était qu'une balafre d'asphalte noir fendant la brume de l'Ombrie. Elena agrippait le volant, ses phalanges blanches comme de l'ivoire sous la lumière blafarde du tableau de bord. L'habitacle de la Maserati puait le gasoil, le cuir de luxe et cette odeur âcre de bois brûlé qui s'était incrustée dans ses pores, dans ses cheveux, dans son âme.

Derrière elle, le domaine Moretti agonisait. Devant elle, le vide.

Elle jeta un coup d'œil au siège passager. Là, posé sur le cuir fauve, se trouvait un vieux carnet de cuir noir, noirci par la suie. Le testament des Moretti. Le "Sang du Silence". Gabriel le lui avait jeté au visage juste avant qu'elle ne s'enfuie, un ultime geste de mépris. Ou du moins, c'est ce qu'elle avait cru.

Soudain, une intuition glacée lui tordit les entrailles. Elle ralentit, son cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Pourquoi le carnet était-il si léger ?

Elle freina brusquement, les pneus hurlant sur le goudron humide. Elle ouvrit le carnet. Les pages étaient vides. Toutes. Sauf la dernière, où une écriture nerveuse, élégante, barrait le papier jauni :

\*« Ce n'est pas ton sang qui écrit l'histoire, Elena. C'est ce que tu en fais. Va-t'en. Je garde les fantômes pour moi. »\*

Le souffle d'Elena se bloqua. Ce n'était pas un héritage qu'il lui avait donné. C'était un sauf-conduit. Elle comprit alors, avec l'horreur d'une condamnée, ce que Gabriel avait fait. Les preuves, les dossiers de la police, les aveux enregistrés qui auraient dû les détruire tous les deux... Il ne les avait pas brûlés par accident. Il les avait gardés sur lui. Il était resté là-bas pour que la police le trouve, lui, et lui seul. Pour qu'il soit le seul bouc émissaire du massacre Moretti.

— Espèce d'idiot, murmura-t-elle, la voix brisée par un sanglot sec. Sale martyr de merde.

Elle ne réfléchit pas. Elle ne pesait plus le pour et le contre. La liberté, cette chose dont elle avait tant rêvé, lui semblait soudain aussi stérile qu'un désert de sel. Elle enclencha la marche arrière, fit un demi-tour violent qui envoya le gravier frapper la carrosserie comme une salve de mitrailleuse, et écrasa l'accélérateur.

Elle ne fuyait plus. Elle chassait.

\*\*\*

Le domaine était une plaie béante de feu et de fumée. Les gyrophares bleus commençaient à tacher l'obscurité au loin, une procession de prédateurs mécaniques approchant pour ramasser les restes.

Elena gara la voiture en travers du chemin, à cent mètres de la villa. Elle courut à travers les cendres qui tombaient comme une neige noire. La chaleur était une gifle physique, un mur d'air brûlant qui lui fit plisser les yeux.

— Gabriel ! hurla-t-elle.

Rien. Juste le crépitement sinistre des poutres de chêne qui s'effondraient.

Elle le trouva près de la fontaine asséchée, dans la cour d'honneur. Il était assis par terre, le dos contre la pierre sculptée, une flaque sombre s'élargissant sous lui. Son costume de créateur était en lambeaux, sa chemise blanche collée à son torse par un mélange de sueur et de sang. Dans sa main droite, il tenait une clé USB. Dans sa gauche, un pistolet dont il semblait ne plus avoir la force de se servir.

— Tu devrais être loin, dit-il sans ouvrir les yeux, sa voix n'étant plus qu'un froissement de papier de verre.

Elle tomba à genoux devant lui, ses mains cherchant fébrilement la blessure. Son sang était chaud, métallique, une sensation visqueuse qui lui rappela instantanément leur lien maudit.

— On part, Gabriel. Maintenant.

— Non, murmura-t-il en ouvrant enfin les yeux. Regarde-moi, Elena.

Leurs regards se percutèrent. C'était électrique, brut. Toute la haine de ces derniers mois, tous les mensonges et la violence de leur héritage commun semblaient se consumer dans l'incendie autour d'eux. Ce qui restait, c'était deux êtres dénudés de leurs masques.

— Le dossier est là-dedans, dit-il en levant la clé USB. Tout est sur moi. Mes empreintes sur les armes, mes comptes en banque liés aux meurtres. J'ai tout nettoyé pour toi. Tu es "propre".

— Je m'en fous d'être propre ! cria-t-elle, les larmes traçant des sillons clairs sur son visage maculé de suie.

— Ne sois pas sentimentale, Elena. Ça ne te va pas. C'est ton ticket de sortie. Ta lignée s'arrête ici. Tu n'es plus une Moretti. Tu es juste... toi.

Il eut un sourire douloureux, un rictus qui lui fendit le cœur.

— C'est ça, le sacrifice, Gabriel ? Tu crois que je vais te laisser devenir une légende tragique pendant que je refais ma vie à Londres ou ailleurs ? Tu crois que je vais te laisser ce plaisir ?

— C'est une sortie propre.

— Rien n'est propre avec nous, Gabriel ! Rien !

Elle attrapa son visage entre ses mains. Ses doigts tremblaient. L'odeur du feu était partout, mais entre eux, il y avait l'odeur de lui : bois de santal, tabac froid et cette pointe d'adrénaline qui l'avait toujours rendue folle.

— Tu m'as dit un jour que notre sang était une prison, dit-elle, le front contre le sien. Mais tu te trompes. Ce qui coule dans mes veines, ce n'est pas le silence de mon père ou la folie du tien. C'est toi. C'est nous.

Elle lui arracha la clé USB des mains et, d'un geste sec, la jeta dans les flammes qui léchaient déjà les marches de la terrasse.

Gabriel la fixa, hébété, une lueur de fureur et d'admiration luttant dans ses yeux sombres.

— Qu'est-ce que tu as fait...

— J'ai choisi.

Les sirènes étaient maintenant toutes proches. Les phares balayaient la grille d'entrée.

— Ils vont nous prendre tous les deux, dit Gabriel, le souffle court.

— Alors ils nous prendront ensemble. On n'est plus des héritiers, Gabriel. On est des complices.

Elle passa son bras sous son épaule, ignorant la douleur dans ses propres muscles. Elle le souleva avec une force qu'elle ne soupçonnait pas, une volonté née du refus

absolu de le perdre.

— On bouge, ordonna-t-elle.

— Elena... pourquoi ? Tu pourrais être libre.

Elle s'arrêta un instant, le soutenant contre elle. Leurs cœurs battaient à l'unisson, une pulsation sauvage, désespérée, mais résolument vivante.

— Parce que la liberté sans toi, c'est juste un autre nom pour la mort, répondit-elle avec une amertume piquante, un sourire provocateur aux lèvres malgré les larmes. Et puis, qui d'autre va supporter ton arrogance si je ne suis pas là ?

Un court rire rauque échappa à Gabriel, suivi d'une quinte de toux qui ramena du sang au coin de sa bouche. Il s'appuya contre elle, acceptant enfin le poids de son aide. Le contact de leurs corps, malgré la douleur et les cendres, était d'une intensité insoutenable. Ce n'était plus de l'amour, c'était une fusion nucléaire.

Ils avancèrent vers l'obscurité des jardins, loin des lumières de la police, s'enfonçant dans la forêt qui bordait le domaine.

L'héritage génétique, cette malédiction du "Sang du Silence", venait de se briser. En choisissant de rester, en choisissant de se salir avec lui plutôt que de rester pure seule, Elena avait fait plus que lui sauver la vie. Elle avait tué les Moretti pour faire naître autre chose.

Derrière eux, le toit de la villa s'effondra dans un fracas de tonnerre, projetant des millions d'étincelles vers le ciel noir.

— On va où ? demanda Gabriel, sa voix faiblissant.

— Là où personne ne connaît notre nom, murmura-t-elle en le serrant plus fort.

Le silence ne les hurlait plus. Pour la première fois de leur vie, le silence était une page blanche.

Chaque pas était une agonie, chaque souffle une trahison envers leur passé, mais alors qu'ils disparaissaient dans l'ombre des pins, Elena sentit une étrange chaleur l'envahir. Ce n'était pas le feu. C'était la certitude, brutale et magnifique, que l'amour n'était pas un héritage que l'on subit, mais un crime que l'on commet à deux.

Et pour ce crime-là, elle était prête à prendre perpétuité.

# Chapitre 13

## La Réconciliation

### \*\*CHAPITRE : LA RÉCONCILIATION\*\*

L'air à l'intérieur de la cabane abandonnée sentait la poussière rance, le bois mort et, de façon plus entêtante, l'odeur de la poudre et de la chair brûlée qui s'était accrochée à leurs vêtements comme une seconde peau. Dehors, la forêt de pins étouffait le monde. Ici, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence lourde, une bête tapie dans les coins de la pièce qui attendait de voir lequel d'entre eux allait craquer le premier.

Gabriel était assis sur une caisse en bois retournée, les coudes sur les genoux, le visage à moitié plongé dans l'ombre. La seule lumière provenait d'une lanterne à huile dénichée dans un placard, dont la flamme vacillante dessinait des paysages de suie sur les murs.

Elena s'approcha. Ses mains tremblaient, un battement irrégulier sous la peau de ses poignets. Elle tenait une bassine d'eau froide et un morceau de tissu déchiré. Elle s'agenouilla entre les jambes de Gabriel.

— Laisse-moi faire, murmura-t-elle.

Gabriel ne bougea pas. Il semblait pétrifié, une statue de sang et de regrets. Quand elle posa le linge humide sur sa tempe pour nettoyer une coupure profonde, il tressaillit violemment. Ses yeux, d'un bleu d'orage délavé, s'ancrèrent dans les siens.

— Pourquoi tu n'es pas partie, Elena ?

Sa voix était un gravier que l'on broie. Sèche, abrasive.

— On a déjà passé ce cap, Gabriel. Je suis là.

— Tu n'aurais pas dû. Tu étais la seule chose propre dans cette ville de merde. La seule chose que le nom des Moretti n'avait pas réussi à souiller. Et maintenant...

Il attrapa son poignet, pas pour l'arrêter, mais pour l'obliger à regarder ses propres mains. Sous les ongles de la jeune femme, il restait un liseré sombre. Le sang de son propre frère. Le sang du silence qu'elle avait fini par briser à coups de feu.

— Regarde-toi, reprit-il, la voix brisée. Tu as tué pour moi. Tu as pris cette noirceur et tu te l'es étalée sur le cœur comme si c'était du maquillage. Je ne voulais pas ça pour toi. Jamais.

Elena ne détourna pas les yeux. Elle sentait la chaleur de ses doigts sur sa peau, une brûlure électrique qui contrastait avec le froid de la pièce. Elle libéra sa main et, d'un geste lent, délibéré, elle caressa la joue de Gabriel, traçant la ligne de sa mâchoire contractée.

— Tu penses que j'étais « pure » ? demanda-t-elle avec un rire triste qui mourut dans sa gorge. La pureté, c'est un luxe de spectateur, Gabriel. Rester dans mon coin en attendant que tu te fasses massacrer, ce n'était pas de la vertu. C'était de la lâcheté.

Elle se rapprocha encore, jusqu'à ce que leurs souffles se mélangent, un cocktail d'adrénaline et de fatigue extrême.

— Ce que j'ai fait ce soir, je ne l'ai pas fait pour te sauver, toi. Je l'ai fait pour nous. Pour qu'il n'y ait plus de « toi » et de « moi » séparés par une lignée de cadavres. Je voulais que le monde s'arrête de nous dicter qui on doit être.

Gabriel ferma les yeux, une larme traçant un sillon clair à travers la poussière de son visage.

— On est des monstres, Elena. On est les débris d'une guerre qui n'en finit pas.

— Alors soyons des monstres, rétorqua-t-elle, le regard brillant d'une intensité sauvage. Mais soyons-le ensemble. Je préfère brûler en enfer avec toi que de prier seule au paradis en me demandant quel goût aurait eu ta peau si j'avais eu le courage de te rejoindre.

La tension entre eux grimpa d'un cran, presque insoutenable. C'était cette zone grise, ce moment où la douleur devient un désir brut, où la survie appelle la chair. Gabriel posa ses mains sur les hanches d'Elena, la tirant contre lui. Le contact fut un choc. Leurs corps se reconnurent avant leurs esprits.

— Je ne peux pas te promettre une vie, Elena, souffla-t-il contre sa bouche. Je ne peux que te promettre une cavale. On va passer le reste de nos jours à regarder par-dessus notre épaule. On n'a plus de nom, plus d'argent, plus de famille.

— On a mieux que ça, répondit-elle en plongeant ses doigts dans ses cheveux poisseux de sueur. On a la vérité. Pour la première fois de ma vie, je n'ai plus de secret pour toi. Tu sais exactement de quoi je suis capable. Tu sais que je peux appuyer sur la détente.

Elle marqua une pause, ses lèvres effleurant les siennes.

— Est-ce que tu as peur de moi, Gabriel ?

Il eut un sourire en coin, une lueur de l'ancien Gabriel, celui qui défilait le monde entier avec une arrogance désespérée.

— J’ai toujours eu peur de toi. Mais c’est la seule chose qui me fait me sentir vivant.

Il l’embrassa. Ce n’était pas un baiser de film, doux et romantique. C’était un baiser de naufragés, un échange de salive et de désespoir, un pacte scellé dans le goût du fer et de la suie. Ses mains à lui se firent plus pressantes, cherchant la chaleur sous le pull déchiré d’Elena, tandis qu’elle s’agrippait à lui comme si le sol allait se dérober.

Ils s’écroulèrent ensemble sur un tas de vieilles couvertures au sol. L’obscurité de la cabane les enveloppa. Dans ce chaos, il n’y avait plus de Moretti, plus de vendetta, plus de sang du silence. Il n’y avait que le frottement des tissus, le rythme saccadé de leurs cœurs et cette certitude brutale : ils s’étaient trouvés dans les décombres de leur propre destruction.

Après un long moment, alors que la lune pointait enfin à travers les lattes brisées du toit, Gabriel se redressa sur un coude. Il regarda Elena, allongée dans la pénombre, magnifique de fatigue et de résolution.

— On part à l’aube, dit-il.

— Où ?

— Vers le sud. On passe la frontière. Je connais des gens qui ne posent pas de questions si on a les bons arguments.

— Et quels sont nos arguments ?

Gabriel ramassa son arme qui traînait au sol et la posa sur le bois brut. Elena posa la sienne juste à côté. Les deux canons pointaient dans la même direction.

— Nous, dit-il simplement.

Elena laissa échapper un soupir, une libération. Elle se sentait légère, malgré le poids des meurtres, malgré l'incertitude. Le nom des Moretti n'était plus qu'une cendre emportée par le vent de la villa incendiée.

— Tu sais, Gabriel... on ne pourra jamais revenir en arrière. On ne sera jamais « normaux ».

— La normalité, c'est pour les gens qui ont peur de l'ombre, répondit-il en lui tendant la main. Nous, on a appris à y voir clair.

Elle prit sa main. Leurs paumes se scellèrent, une poignée de main entre deux condamnés qui venaient de s'offrir la liberté.

Le silence revint, mais il était différent maintenant. Ce n'était plus le silence oppressant des secrets de famille, des non-dits et des menaces. C'était le silence d'une page qui attend d'être écrite, un silence fertile, immense comme le désert qu'ils s'apprêtaient à traverser.

Elena se blottit contre le torse de Gabriel, écoutant le métronome régulier de son cœur. Elle savait que le prix de cette paix serait élevé, qu'ils seraient traqués, que le passé tenterait de les rattraper à chaque carrefour. Mais en fermant les yeux, elle ne voyait plus les flammes de la villa. Elle voyait une route infinie, sous un ciel sans nom.

Pour la première fois, le sang du silence s'était tari. Laissant place à quelque chose de beaucoup plus dangereux, et de infiniment plus pur : leur propre destin.

— On va les faire chier, pas vrai ? murmura-t-elle juste avant de sombrer dans un sommeil sans rêves.

Gabriel déposa un baiser sur son front, les yeux fixés sur la porte, prêt à dégainer à la moindre ombre.

— Oh que oui, Elena. On va leur montrer comment les monstres s'aiment.

Le feu dans la lanterne s'éteignit, mais dans l'obscurité, ils ne se lâchèrent pas. Ils étaient deux ombres fondues en une seule, prêts à affronter l'aube d'un monde qui ne les attendait pas, mais qu'ils allaient conquérir, un péché à la fois.

# Chapitre 14

## L'Alliance de l'Ombre

**\*\*CHAPITRE : L'Alliance de l'Ombre\*\***

L'obscurité de la planque sentait le renfermé, le tabac froid et cette odeur métallique, entêtante, qui colle à la peau après un carnage. Une chambre de motel anonyme à la périphérie de nulle part, où le néon défectueux de l'enseigne grésillait à intervalles réguliers, jetant des éclairs violacés sur les murs défraîchis.

Elena était assise sur le rebord du lit, les coudes sur les genoux. Elle fixait ses mains. Elles tremblaient, imperceptiblement. Pas de peur — la peur était un luxe qu'elle avait brûlé en même temps que la villa — mais d'adrénaline résiduelle. Sous ses ongles, une fine bordure de suie rappelait l'enfer qu'ils venaient de traverser.

Gabriel apparut dans l'encadrement de la kitchenette, torse nu, un bandage sommaire barrant son épaule gauche. Il ne marchait pas, il glissait. Une bête fauve dans un enclos trop étroit. Il tenait deux verres de bourbon bon marché et une trousse de premiers soins.

— On dirait que tu essaies de lire l'avenir dans tes empreintes digitales, murmura-t-il de sa voix rauque, celle qui semblait toujours sortir d'un brasier.

Il s'installa entre ses jambes, au sol, l'obligeant à baisser les yeux vers lui. Elena plongea ses doigts dans les cheveux sombres de Gabriel. Le contraste était violent : la douceur de ses boucles contre la rudesse de son regard de prédateur.

— L'avenir est un concept un peu abstrait pour des gens qui ont une cible peinte sur

le front, Gabriel.

Il esquissa un sourire en coin, un de ceux qui faisaient battre le sang d'Elena un peu plus vite. Il posa les verres sur la table de nuit et prit la main droite de la jeune femme. Avec une infinie patience, il commença à nettoyer les écorchures sur ses articulations à l'aide d'un coton imbibé d'antiseptique.

— Ils ne nous cherchent plus pour nous ramener, Elena. Ils nous cherchent pour nous effacer. On est devenus le chapitre qu'ils veulent arracher du livre.

— Alors on va leur réécrire la fin avec leur propre sang, répondit-elle sans ciller.

Le silence qui suivit n'était pas lourd. Il était plein. Une communion de cicatrices. À cet instant précis, le monde extérieur — le Conseil, les tueurs à gages, les fantômes de leurs familles respectives — n'existait plus. Il n'y avait que le contact brûlant de la main de Gabriel sur la sienne et le métronome de leurs respirations accordées.

Gabriel remonta son regard vers le sien. Ses yeux sombres fouillaient les iris d'Elena, y cherchant une faille, un regret. Il n'y trouva qu'un incendie.

— Tu te souviens de ce que mon père disait ? reprit Gabriel en bandant sa main avec une précision chirurgicale. "L'ombre n'est rien sans la lumière qui la crée." Il avait tort. L'ombre, c'est l'endroit où la lumière se cache quand elle a trop mal. On est cette ombre-là, Elena. On est l'endroit où ils ne pourront jamais nous atteindre parce qu'ils ont trop peur de ne rien y voir.

Elena se pencha en avant, son visage à quelques centimètres du sien. Elle pouvait sentir l'odeur du bourbon et celle, plus sauvage, de la peau de Gabriel.

— Ils vont essayer de nous diviser, dit-elle d'un ton piquant, presque provocateur. Ils vont t'offrir une porte de sortie, Gabriel. Ils vont te dire que c'est moi qui t'ai

corrompu. Que sans moi, tu pourrais redevenir leur petit soldat parfait.

Gabriel lâcha sa main pour saisir sa nuque, ses doigts s'ancrant fermement dans ses cheveux. La tension monta d'un cran, électrique, presque insupportable.

— Mon cœur est un cimetière, Elena. Et tu es la seule chose vivante qui s'y promène. S'ils veulent te sortir de là, il faudra qu'ils déterrent tout le reste.

Il l'attira vers lui pour un baiser qui n'avait rien d'une caresse. C'était un pacte. Un sceau apposé sur leur alliance. C'était sauvage, désespéré, et pourtant d'une stabilité absolue. À travers ce contact, ils s'échangeaient leurs forces et leurs démons. Ils fusionnaient.

Quand ils se séparèrent, le souffle court, Elena affichait un sourire carnassier.

— Bien. Maintenant que la partie émotionnelle est réglée... on parle stratégie ?

Gabriel rit doucement, un son rare et précieux. Il se releva et alla chercher un sac de sport jeté dans un coin. Il le vida sur le lit élimé. Des passeports, des liasses de billets, deux Glock 17, et une clé USB cryptée.

— On ne peut pas rester sur la défensive, expliqua Gabriel, son regard redevenant instantanément celui du professionnel de la mort qu'il avait été toute sa vie. Si on court, ils finiront par nous acculer. Il faut qu'on s'attaque aux fondations.

Il pointa la clé USB.

— Là-dedans, il y a la liste des comptes offshore du Conseil. C'est leur oxygène. On va commencer par les asphyxier.

Elena passa un doigt sur le métal froid d'une des armes. Elle se sentait étrangement

calme. La paix qu'elle avait ressentie avant de s'endormir n'était pas une illusion ; c'était la clarté de ceux qui n'ont plus rien à perdre, mais tout à conquérir.

— Ils s'attendent à ce qu'on se cache dans un trou de souris en attendant que l'orage passe, dit-elle en chargeant un chargeur avec une aisance déconcertante. Ils pensent qu'on est deux amants en cavale. Fragiles. Romantiques.

Elle leva les yeux vers lui, un éclat de pur défi dans le regard.

— On va leur montrer qu'on est une armée.

Gabriel la détailla, admiratif. Elle portait encore sa chemise de la veille, froissée, tachée de suie, mais elle n'avait jamais paru aussi royale. Elle n'était plus la victime du silence. Elle en était la maîtresse.

— On frappe où en premier ? demanda-t-il.

— Le port de Marseille. C'est par là que transite leur came. Si on fait sauter le convoi de demain soir, on force l'Oncle à sortir de sa tanière. Il est nerveux quand il perd de l'argent. Et un homme nerveux fait des erreurs.

Gabriel hocha la tête. Le plan était couillu, suicidaire pour n'importe qui d'autre. Pour eux, c'était juste un mardi.

— On va avoir besoin de matos lourd, nota-t-il. Et d'une voiture qui ne ressemble pas à un nid-de-poule sur roues.

— Je m'occupe du transport, répondit Elena avec un clin d'œil. J'ai encore quelques contacts qui me doivent la vie. Ou qui me craignent assez pour ne pas poser de questions.

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre, écartant légèrement le rideau moisi. Dehors, la ville s'éveillait sous une pluie fine et grise. Les gens partaient au travail, ignorant que deux prédateurs étaient en train de redessiner la carte du monde souterrain dans une chambre à soixante euros la nuit.

Gabriel vint se placer derrière elle, posant ses mains sur ses hanches. La chaleur de son corps était son ancre.

— Tu es sûre de vouloir faire ça, Elena ? Une fois qu'on aura tiré la première balle, il n'y aura plus de retour en arrière. Ce sera nous contre le reste de l'humanité.

Elle se tourna dans ses bras, entourant son cou de ses mains.

— Le reste de l'humanité m'a toujours ennuyée, Gabriel.

Elle marqua une pause, son regard se perdant dans le sien.

— Et puis, on n'est pas seuls. On est deux. C'est déjà une foule quand on sait comment s'en servir.

Le néon finit par rendre l'âme dans un dernier claquement sec, plongeant la pièce dans la pénombre. Mais dans cette obscurité, ils y voyaient plus clair que jamais. Ils n'étaient plus Elena et Gabriel, deux individus brisés par le destin. Ils étaient une entité unique, une "Alliance de l'Ombre" née des cendres de leur passé.

Gabriel ramassa sa chemise et l'enfila, dissimulant ses cicatrices mais pas sa détermination.

— On y va ?

Elena ramassa son arme, vérifia la chambre, et la glissa dans son dos, contre sa peau.

Le froid de l'acier la fit frissonner de plaisir.

— On va leur montrer, Gabriel. On va leur montrer comment les monstres s'aiment.

Ils quittèrent la chambre sans un regard en arrière. Dans le couloir étroit du motel, leurs pas résonnaient à l'unisson. Ce n'était pas une fuite. C'était le début d'une invasion. Le sang du silence avait cessé de couler pour devenir le carburant d'une révolution intime et sanglante.

Dehors, l'aube se levait, blafarde. Ils montèrent dans une berline noire garée à l'écart. Le moteur rugit, brisant le calme oppressant de la banlieue. Gabriel passa la première, sa main frôlant celle d'Elena sur le levier de vitesse. Un dernier contact, une dernière vérification de leur ancrage mutuel.

La voiture s'élança sur la route infinie, s'enfonçant dans la brume. Ils ne cherchaient plus la lumière. Ils allaient devenir l'incendie qui dévorerait la nuit.

Le monde ne les attendait pas, mais il allait apprendre leurs noms. Un péché à la fois. Un mort à la fois. Jusqu'à ce que le silence ne soit plus qu'un souvenir lointain, étouffé par le bruit de leur triomphe.

# Chapitre 15

## Le Sang du Renouveau

L'habitacle de la berline sentait le cuir froid, la poudre résiduelle et l'obsession. Gabriel conduisait avec une précision chirurgicale, ses phalanges blanchies sur le volant, tandis que le monde, à l'extérieur, n'était plus qu'un ruban de bitume délavé par la brume matinale. À côté de lui, Elena ne dormait pas. Elle ne dormait plus. Ses yeux étaient fixés sur l'horizon qui commençait à se piler, là où le gris de l'acier rencontrait le rose acide de l'aube.

— Tu penses à quoi ? demanda Gabriel. Sa voix était un râle de velours, une caresse rauque qui vint vibrer contre la nuque d'Elena.

Elle tourna lentement la tête. Une mèche de cheveux sombres barrait son visage, soulignant la pâleur de son teint et l'éclat fiévreux de son regard.

— À la façon dont le silence s'est brisé, répondit-elle. On a passé tellement de temps à se cacher dans ses angles morts, Gabriel. À croire que si on ne faisait pas de bruit, on finirait par disparaître.

— Et maintenant ?

Elle esquissa un sourire qui n'avait rien de fragile. C'était le sourire d'une lame qu'on vient d'affûter.

— Maintenant, on est le bruit. On est le fracas.

Gabriel lâcha le volant d'une main pour venir chercher la sienne. Leurs doigts

s'entrelacèrent, une soudure de chair et de cicatrices. La chaleur de sa peau contre la sienne était le seul point d'ancrage dans cet univers qui tanguait. Ce n'était pas une main d'amant ordinaire ; c'était la main d'un complice, d'un architecte de leur propre chaos.

La voiture quitta l'autoroute pour s'engager sur une route de corniche surplombant la mer. L'eau, en bas, était une masse noire et mouvante, un monstre assoupi qui attendait son heure. Ils s'arrêtèrent sur un terre-plein désert, là où le vent soufflait assez fort pour arracher les pensées les plus sombres.

Ils descendirent de la voiture. L'air marin, chargé de sel et d'iode, les frappa de plein fouet. Gabriel s'appuya contre la carrosserie tiède, observant Elena qui s'avancait vers le parapet. Elle portait encore les traces de la veille : une tache de sang séché sur le col de sa chemise, une ecchymose naissante sur son poignet. Pour n'importe qui d'autre, c'eût été la preuve d'un naufrage. Pour lui, c'étaient des médailles.

— On est des monstres, pas vrai ? lança-t-elle sans se retourner, sa voix emportée par les embruns.

Gabriel s'approcha d'elle, se glissant dans son dos. Il posa ses mains sur ses hanches, la ramenant contre lui. Il pouvait sentir le battement de son cœur à travers le tissu fin, un rythme rapide, sauvage, indomptable.

— Si nous sommes des monstres, alors le monde est un abattoir, murmura-t-il à son oreille. On n'a pas choisi la nature de nos crocs, Elena. Mais on a choisi sur qui les planter.

Il la retourna brusquement pour faire face à son regard. La tension entre eux était électrique, une corde de piano tendue jusqu'au point de rupture. Il n'y avait plus de place pour le doute. Plus de place pour la culpabilité. La culpabilité était un luxe de gens ordinaires, un fardeau pour ceux qui avaient encore peur de l'enfer. Eux, ils y

étaient déjà allés, ils en avaient ramené les clés.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elle plongea ses yeux dans les siens. Gabriel vit son propre reflet dans les pupilles dilatées d'Elena. Il ne vit pas un assassin. Il ne vit pas le "Sang du Silence" qu'on craignait dans les bas-fonds. Il vit un homme qui avait enfin trouvé sa symétrie.

— Ton nom n'est plus une condamnation, dit-il, ses pouces caressant ses pommettes. Ton passé n'est plus une prison. C'est du carburant. Tout ce qu'ils nous ont pris, on va le récupérer. Un péché à la fois.

Elena rit, un son cristallin et piquant.

— Tu deviens poète, Gabriel ? C'est l'adrénaline ou le manque de sommeil ?

— C'est la clarté. Pour la première fois de ma vie, je vois le chemin.

Elle attrapa le revers de son veston et le tira vers elle avec une force surprenante. Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser qui n'avait rien de tendre. C'était une collision, un pacte scellé dans la salive et l'urgence. Ils se dévoraient comme s'ils cherchaient à s'approprier l'âme de l'autre, à fusionner leurs noirceurs pour n'en faire qu'une seule ombre, plus vaste, plus dense.

Lorsqu'ils s'écartèrent, ils étaient essoufflés, le visage fouetté par le sel. Le soleil venait de percer la couche de nuages, inondant la côte d'une lumière d'or liquide. Ce n'était plus l'aube blafarde du motel, c'était le feu du renouveau.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle, ses yeux brillant d'une lueur neuve.

Gabriel sortit un briquet de sa poche, un objet en argent gravé, vestige d'une vie qu'il ne reconnaissait plus. Il le fit jouer entre ses doigts avant de le ranger.

— On va brûler les ponts qui nous relient encore à eux. On va construire quelque chose sur les cendres. Quelque chose qui nous ressemble.

— Une révolution ?

— Mieux que ça. Une renaissance.

Ils remontèrent dans la voiture. Mais cette fois, l'atmosphère avait changé. La tension était toujours là, mais elle n'était plus destructrice. Elle était devenue une force motrice, une promesse. Gabriel ne se sentait plus comme un fugitif. Il se sentait comme un conquérant.

Elena posa sa main sur la nuque de Gabriel, ses doigts jouant avec ses cheveux courts.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit, le premier soir ? Que le silence était la seule vérité ?

Gabriel passa la première, le moteur rugissant avec une ferveur renouvelée.

— Je me suis trompé, admit-il. La vérité, c'est ce qu'on crie quand on n'a plus peur de mourir.

La berline s'élança de nouveau sur la route, mais ils ne fuyaient plus. Ils avançaient. Derrière eux, le motel, les cadavres, les secrets et les années de solitude n'étaient plus que des points minuscules s'effaçant dans le rétroviseur. Devant eux, l'immensité.

Ils traversèrent des villages encore endormis, des forêts qui exhalaient l'odeur de la

terre mouillée, des ponts suspendus au-dessus de gouffres de brume. Chaque kilomètre parcouru était une couche de peau morte qu'ils laissaient tomber. Ils parlaient de l'avenir, non pas avec des plans précis, mais avec des envies brutes. Ils parlaient de la mer, de pays où personne ne connaissait leurs visages, de la façon dont ils allaient réécrire les règles.

— Je ne savais pas que la paix pouvait être aussi... agressive, remarqua Elena, le regard perdu dans le défilé des arbres.

— C'est parce que ce n'est pas la paix du repos, Elena. C'est la paix de celui qui a enfin trouvé son arme.

Elle posa sa tête sur son épaule, fermant enfin les yeux. Pour la première fois depuis des années, son corps ne luttait plus contre lui-même. Elle était à sa place. Dans cette voiture lancée à toute allure, aux côtés de cet homme qui était à la fois son miroir et son abîme.

L'identité n'était plus un fardeau à porter, c'était un drapeau à hisser. Elle n'était plus "Elena la brisée". Il n'était plus "Gabriel le fantôme". Ils étaient les architectes d'un monde nouveau, un monde où le sang ne coulait plus pour faire taire, mais pour fertiliser les terres arides de leurs existences.

Le soleil était maintenant haut dans le ciel, effaçant les dernières traces de brume. La route s'ouvrait devant eux, infinie, lumineuse, violente de beauté.

Gabriel pressa l'accélérateur. Il n'y avait pas de destination finale, car leur voyage était la destination. Ils étaient le feu, ils étaient le vent, ils étaient le Sang du Renouveau. Et alors que la voiture disparaissait dans l'éclat éblouissant de midi, le silence ne fut plus jamais une menace. Il était devenu le sanctuaire où, enfin, ils apprenaient à vivre.

Un dernier regard échangé, chargé de tout ce que les mots ne pourraient jamais dire.  
Une main serrée un peu plus fort. Un souffle commun.

Le monde allait apprendre leurs noms. Pas comme ceux de victimes ou de bourreaux,  
mais comme ceux des amants qui avaient survécu à l'obscurité pour devenir la  
lumière la plus dangereuse de toutes.

Le triomphe ne faisait pas de bruit. Il avait le goût du sel, l'odeur de la liberté et la  
chaleur d'une main aimée.

C'était le début. Le vrai.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Le Sang du Silence"*

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)